

Friedrich

- Collection complète des inscriptions romaines.

Remarque sur la Soc. des sciences. . . . .

3<sup>d</sup> Series. t. VIII, 361-464. 5<sup>th</sup> Series, little, 1870 8<sup>th</sup> since 7 planks.)

H. 34 1581.



COLLECTION COMPLÈTE

DES INSCRIPTIONS NUMIDIQUES

(LIBYQUES)

AVEC DES APERÇUS ETHNOGRAPHIQUES SUR LES NUMIDES

PAR

M. LE GÉNÉRAL FAIDHERBE

Membre résidant.

Le but de cette publication est de présenter, réunies commodément sur un petit espace, les Inscriptions Numidiques déjà connues, plus une quarantaine d'inédites.

Nous expliquerons plus loin pourquoi nous préférons le nom de Numidiques à celui de Libyques, plus généralement employé.

La réunion de toutes ces inscriptions dans nos tableaux facilitera leur comparaison, leur étude et les tentatives de traduction qu'on en voudra faire. Nous disons tentatives de traduction, car, malgré les ingénieux travaux de M. le docteur Judas, dont nous indiquerons ici les principaux résultats, ceux qui nous paraissent présenter des caractères suffisants de certitude, la question, selon nous, est loin d'être résolue; la valeur de *toutes* les lettres, et surtout le sens des Épitaphes, ne sont pas déterminés avec un degré satisfaisant, même de probabilité.

Quant à nous, ce n'est pas un essai de traduction de ces textes que nous entreprenons dans ce travail; nous nous bornons, pour

le moment, à un rôle plus modeste : à vulgariser ce qui a été fait jusqu'à présent, à exposer les données, mais seulement les données sérieuses qui se trouvent disséminées dans un assez grand nombre de publications se modifiant ou se contredisant les unes les autres.

C'est, en un mot, *un état de la question* que nous présentons, et nous le faisons dans l'espoir d'encourager aux recherches tant de personnes qui sont à même de faire des découvertes précieuses. Combien d'officiers du génie, chargés des travaux des communes subdivisionnaires, d'officiers d'état-major employés à la géodésie ou à la topographie, d'officiers des bureaux arabes ou de géomètres, faisant les opérations du sénatus-consulte, ou seulement de touristes, de chasseurs ou de colons, dans leurs courses à travers le pays, loin des sentiers battus, peuvent à chaque instant se trouver en face de trésors d'archéologie numidique qu'ils méconnaîtraient certainement s'ils n'avaient pas d'avance l'idée de ces inscriptions grossières, à peine tracées, la plupart du temps, sur des pierres brutes.

La vue de nos planches répandra dans le public la connaissance de ce genre particulier de monuments épigraphiques. C'est là notre principal objet.

Cependant, nous n'avons pas cru devoir nous contenter de publier ces tableaux sans les accompagner de quelques explications, de quelques considérations ethnographiques et linguistiques. On n'aurait pas été suffisamment initié à la question qui est à résoudre.

Dans notre travail, nous supposerons que nos lecteurs n'ont aucune notion antérieure du sujet.

La première inscription liybque connue est celle de Tugga en Tunisie, inscription bilingue punico-lbyque<sup>1</sup> découverte dans

<sup>1</sup> Le Punique est le Phénicien des colonies Phéniciennes d'Afrique : Carthage..... etc.

le XVII<sup>e</sup> siècle, et qui se trouve aujourd'hui au Muséum de Londres. C'est notre N<sup>o</sup> 1, planche 1.

Dès 1840, le commandant de Mirbeck communiqua à M. Berbrugger les copies, faites par un indigène, de cinq inscriptions libyques trouvées en un lieu appelé Senhadja, où est aujourd'hui le bordj du caïd Bou-Larès, sur la frontière de la Tunisie, en face des Ouchtetta. — On n'attacha pas d'importance à cette communication.

En 1847 fut signalée une inscription libyque par M. Sabataut. C'est notre N<sup>o</sup> 134.

En 1853, une seconde inscription était trouvée à l'Oued-Ister de Kabylie par le colonel Wolf; notre N<sup>o</sup> 135.

L'Annuaire de la Société Archéologique de Constantine, de cette même année 1853, publiait deux inscriptions libyques, et, depuis lors, de temps en temps, on signalait tantôt sur un point, tantôt sur un autre, quelque découverte du même genre.

Ainsi, en 1859, M. le baron Aucapitaine trouvait la pierre d'Abizar, notre N<sup>o</sup> 132, curieuse par le personnage à cheval qui y est grossièrement représenté.

Mais toutes ces trouvailles se réduisaient encore, il y a trois ans, lorsque je pris le commandement de la subdivision de Bône, à une vingtaine d'inscriptions, dont les reproductions généralement peu exactes étaient éparées dans plusieurs recueils scientifiques.

M. le colonel d'artillerie Boissonnet avait, en 1847, à Constantine, constaté l'existence parmi les Touaregs d'un alphabet analogue à celui de ces inscriptions. Encouragé par M. de Saulcy, il recueillit des renseignements sur cet alphabet et en publia douze lettres dans le *Journal Asiatique*.

M. le docteur Judas, savant épigraphiste, avait, dès lors, tenté l'explication de quelques-unes d'entre elles; mais il les lisait horizontalement, tandis que nous avons reconnu, à la

simple vue des pierres trouvées depuis, qu'elles sont toutes écrites verticalement.

Au mois de mai 1868, M. le docteur Reboud, botaniste distingué, déjà connu par ses travaux scientifiques en Algérie, rendait compte, à M. Berbrugger, d'une importante découverte d'inscriptions libyques, dans les termes suivants : « Monsieur » le général Faidherbe m'ayant témoigné le désir d'avoir de » nouveaux renseignements sur le cimetière libyque de la » Cheffia, j'ai entrepris d'aller recueillir ce que cette intéressante nécropole possède d'inscriptions africaines..... » Nous avons rapporté de cette intéressante excursion environ » vingt-six textes nouveaux. »

En effet, le docteur Reboud avait, en une seule fois, plus que doublé le nombre des inscriptions libyques connues, et il signalait la possibilité d'en trouver bien plus encore.

Parmi ces inscriptions se trouvait une bilingue latino-libyque importante, notre N° 29, dont M. Berbrugger traduit ainsi la partie latine dans la *Revue Africaine* :

CAIUS JULIUS S....LUS  
VÉTÉRAN GRATIFIÉ,  
COMME RÉCOMPENSES (militaires),  
DE COLLIERS ET DE BRACELETS  
(Puis) CONGÉDIÉ, ET, DANS SA CITÉ  
DE TÉNÉLIO (?), FLAMINE  
PERPÉTUEL A VÉCU 80 ANS.  
IL GIT ICI.

En 1869, le docteur Reboud alla encore découvrir quatorze inscriptions nouvelles dans la haute Cheffia.

A la suite de ces brillants résultats, plusieurs personnes se mirent à la recherche de ces curieux monuments épigraphiques. M. le conseiller Letourneux, qui avait déjà depuis longtemps connaissance de la plupart des ruines si intéressantes qui cou-

vrent, sous le nom d'*Enchir*, cette partie de l'Algérie; M. le curé Mougel de Duviviers, M. Zill des Iles, juge-de-paix de Mondovi, M. le capitaine d'état-major De Salles, commandant supérieur de Souk-Abras, et M. le lieutenant Bosc, du bureau arabe de La Calle, en firent connaître un assez grand nombre, de sorte qu'au commencement de novembre 1869, j'en avais déjà réuni cent dix-neuf.

En deux excursions que je fis moi-même entre Bône et la Smala de Bou-Hadjar, comme Président de la Commission du Sénatus-Consulte, l'une en novembre 1869 et l'autre en février 1870, j'eus le bonheur d'en déterrer encore trente-sept nouvelles, portant ainsi le nombre total à cent soixante-deux inscriptions, que renferment les planches I, II, III, IV, V du présent travail.

J'ai classé en général les inscriptions par localités; ainsi on voit qu'il y en a quarante-six qui proviennent de Kifan Beniferedj; on pourrait en trouver un bon nombre encore en cet endroit en faisant des fouilles. Trente-trois proviennent de l'Oued-Mekhouz ou de Merméri, distants l'un de l'autre de moins d'un kilomètre. Ces trois localités sont entre Bône et la frontière, à peu près à moitié chemin de Bône à la Smala de Bou-Hadjar, sur la route ou à proximité de la route. Les autres inscriptions proviennent de beaucoup de localités différentes; mais une seule, le N° 157, a été trouvée à l'ouest d'Alger et elle présente cette particularité que l'écriture numidique s'y lit en sens contraire de toutes les autres.

Nous pensons que la Tunisie doit en renfermer un grand nombre; malheureusement les recherches dans ce pays ne sont pas faciles.

J'ai dit plus haut que je préférerais le nom de Numidiques à celui de Libyques pour désigner ces inscriptions; je vais dire pourquoi: Ces inscriptions, qu'elles soient sur pierres tout-à-fait brutes, ce qui est le cas de la grande majorité, ou sur stèles

plus ou moins dégrossies ou taillées avec ou sans figures ou inscriptions latines, se trouvent, pour le plus grand nombre, pêle-mêle avec des stèles à inscriptions et à sculptures latines (voir le spécimen de ces différentes stèles à la fin de la planche V), à proximité de pierres taillées pour constructions, de ruines de villes romaines en un mot. On rencontre des stèles à inscriptions latines, plus ou moins régulièrement taillées, sur lesquelles une main plus inexpérimentée est venue tracer quelques caractères libyques; d'autres où les caractères libyques sont gravés avec autant de soin et d'adresse que l'inscription latine supérieure; d'autres enfin (N° 42, planche V), quoique purement libyques, sur tableau régulièrement taillé, avec un personnage sculpté aussi bien que sur la plupart des pierres funéraires latines et avec des caractères libyques très-bien gravés.

Ce pêle-mêle de vestiges romains avec les inscriptions dont nous nous occupons, existe à l'Oued-Mekkonz, à Merméri, à Kifan Beni-Feredj, à Aïn-el-Hafra, à Enchir-Mechta Si-Mohammed ben Resgui (ces deux localités ne sont éloignées des premières que de quelques lieues)..... etc. Il résulte incontestablement de là que ces monuments épigraphiques datent de l'époque où les Romains, alliés d'abord aux chefs indigènes contre Carthage, puis suzerains de ces mêmes chefs, puis enfin complètement maîtres, administrateurs et colons du pays, y construisirent et nous y laissèrent tant de monuments de leur passage.

C'est donc à peu près entre l'an 200 avant Jésus-Christ et quelques siècles après Jésus-Christ qu'il faut placer l'époque de ces inscriptions. Il y a au musée d'Alger deux épitaphes illustrées, de deux chefs indigènes, datant d'un peu plus de 200 ans après Jésus-Christ; elles sont purement latines, et elles sont loin d'être les seules dans ce cas. Il semblerait donc que si les indigènes parlaient encore leur langue du temps de

Saint-Augustin (Saint Augustin appelle cette langue le punique, mais c'est évidemment le libyque qu'il veut dire, les Romains ne distinguant pas ces deux langues l'une de l'autre), comme, du reste, beaucoup d'entre eux la parlent encore aujourd'hui, ils avaient cependant renoncé de bonne heure à leur écriture spéciale, qui ne s'est conservée, en se modifiant, que dans la seule peuplade des Touaregs.

Du reste, cette écriture n'a dû toujours avoir qu'un usage très-borné, et nous ne pouvons nous imaginer qu'elle ait jamais pu servir à autre chose qu'à l'épigraphie, comme cela a lieu aujourd'hui pour l'écriture touareg.

Remarquons maintenant que, jusqu'à présent du moins, les inscriptions dites libyques proviennent presque toutes de la partie orientale de l'Algérie, et quelques-unes (celles de Falbe) de la Tunisie. Il en résulte que la contrée où on les trouve correspond à celle qui portait, à l'époque romaine, le nom de Numidie, de même que leur époque coïncide avec celle où les habitants indigènes étaient appelés Numides par les Romains.

D'un autre côté, il n'y avait à cette époque et dans cette région aucune autre population que les indigènes, dits alors Numides, qui pussent avoir fait ces inscriptions; les Carthaginois écrivaient leurs épitaphes en phénicien et les Romains en latin; donc il nous semble très-rationnel d'appeler ces inscriptions *Numidiques*, quelles que soient d'ailleurs l'origine et la justesse du nom Numide qui se trouve, concurremment avec ceux de Maures et de Gétules, avoir succédé, comme nom national, nous ne savons pas trop ni quand, ni comment, aux noms des nations Libyennes des écrivains antérieurs et entre autres d'Hérodote. Les noms de Libyens, Libyques étaient déjà inusités à l'époque de nos inscriptions et ces noms n'ont pas une acception assez fixée pour qu'on n'évite pas de s'en servir, quand c'est possible.

Remarquons qu'en fait de monuments antiques, distincts

des monuments romains et puniques, il existe dans la Berbérie une catégorie de tombeaux essentiellement différents de ceux dont nous nous occupons ici. Je veux parler des dolmens ou tombeaux mégalithiques. Les grands groupes de dolmens sont tout-à-fait indépendants des ruines romaines et même de ruines quelconques. Ainsi les 3,000 dolmens de Roknia, les 2,000 de l'Oued-Berda, à Mazela, n'ont pas de ruines de villes dans leur voisinage. Les 2,000 du Bou-Merzoug sont à plusieurs lieues des ruines de Sigus. De plus, les dolmens ne se composent que de pierres brutes; jamais il ne s'y trouve traces d'inscriptions quelconques. Les nombreux vases et les rares bracelets en bronze que nous en avons extraits (voir nos recherches anthropologiques sur les tombeaux mégalithiques de Roknia) sont d'un travail tout-à-fait primitif. Tout indique que ces sépultures datent presque toutes d'une époque beaucoup plus reculée que celle de la période romaine et par suite des inscriptions numidiques.

En effet, s'il faut les attribuer aux Tamehou de Libye, comme cela nous paraît certain, cela nous reporte jusqu'à 1400 ans avant Jésus-Christ, et par conséquent plus de 1000 ans avant ces rois Numides, si avides de civilisation, comme Massinissa et ses successeurs, rois sous lesquels prit naissance l'écriture de nos inscriptions, rois qui firent graver des médailles et finirent même, plus tard, par élever les magnifiques tombeaux de Juba II (tombeau de la Chrétienne) et de Syphax (Medracen).

Toutefois il est probable que l'usage de faire des dolmens n'a pas cessé tout d'un coup et comme nous trouvons plusieurs cas où quelques dolmens sont à proximité de ruines, romaines ou non, comme à Khamissa, à Sigus, et même d'inscriptions numidiques comme à Kifan Beni-Feredj, à la Bou Namoussa, .... etc., on peut supposer, comme l'on voudra, ou que la superposition de ces deux genres de monuements a eu lieu à des intervalles de temps considérables, ou bien que l'usage

des dolmens s'est perpétué pour une partie des indigènes jusqu'au temps où une autre partie, ayant modifié ses mœurs et usages, se faisait enterrer à la manière des Phéniciens et des Romains.

Une particularité caractéristique des tombes numidiques c'est que, presque toujours, devant et au pied de la stèle se trouve placée horizontalement une pierre plate, dans laquelle sont creusées deux, trois, quatre ou cinq fosses; dans le dernier cas, celle du milieu est plus grande que les autres. (Voir le spécimen d'une de ces pierres en bas de la planche V). Je n'ai jamais trouvé, en déterrants les stèles numidiques, ni vases, ni ossements, ni objets quelconques; les corps étaient probablement incinérés à la mode latine.

Nos planches I, II, III, IV, V donnent des copies que nous croyons exactes, pour la plupart, de ces 162 inscriptions dont la première est la punico-libyque de Tugga; nous gardons ici le mot libyque, parce que cette inscription, qui emploie quelques caractères que ne renferment pas les numidiques, est probablement plus ancienne que celles-ci, et qu'elle peut être attribuée, en raison de sa traduction punique et de sa proximité de Carthage à ceux des indigènes que les auteurs désignent par le nom de Liby-Phéniciens. C'étaient ceux des Libyens qui avaient complètement subi l'influence des Carthaginois. D'après la forme et l'emploi de certaines lettres du punique de cette inscription, M. Judas pense que le monument de Tugga doit être du règne de Massinissa.

Dix des inscriptions suivantes sont latino-numidiques, mais la partie numidique, contrairement à ce qui a eu lieu, comme nous le verrons pour celle de Tugga, n'est pas la traduction complète de la partie latine et renferme, en revanche, des détails généalogiques qui ne se trouvent pas dans le latin.

Nous avons eu soin de désigner pour chaque inscription, quand nous les connaissions, le lieu où elle a été trouvée et le

nom de la personne qui l'a fait connaître; cela est nécessaire pour assurer l'identité et l'authenticité de ces documents épigraphiques, qu'il serait si facile de contrefaire.

A la suite des inscriptions numidiques nous avons donné, planche VI, les inscriptions rupestres rapportées du Sahara par MM. Duveyrier, Prax et Barth, et enfin six inscriptions touaregs contemporaines, données et traduites par M. le colonel du génie Hanoteau, commandant du cercle de Fort-Napoléon, dans sa grammaire kabyle.

Dans cette même planche VI se trouve le tableau des lettres actuellement en usage chez les Touaregs, avec leur valeur.

Dans la planche V nous avons mis un tableau des lettres de l'alphabet phénicien ou plutôt punique, ayant en regard les noms des lettres hébraïques correspondantes, et leur valeur. Les lettres phéniciennes affectent des formes bien diverses dans les nombreux monuments épigraphiques que l'on connaît de cette langue; notre tableau, destiné à l'intelligence de l'inscription de Tugga, donne les formes employées dans cette inscription.

Nous avons enfin (même planche V) dressé un tableau général des lettres qui se rencontrent dans les inscriptions numidiques ou libyques et rupestres, en leur donnant des numéros d'ordre, *par lesquels nous les désignerons dans la discussion* à laquelle nous nous livrerons pour déterminer leur valeur.

Dans un autre tableau de la même planche nous indiquons celles de ces lettres dont nous croyons la valeur acquise à peu près définitivement.

Nous allons maintenant développer quelques considérations ethnographiques que nous croyons nécessaires pour l'intelligence du sujet.

Si nous n'en sommes plus au temps (avant notre conquête de l'Algérie) où tous les habitants du nord de l'Afrique étaient

désignés par les Européens sous le nom de *Maures* et où ceux qui ne les avaient pas vus les croyaient tous noirs, on peut dire que, jusqu'en ces derniers temps, les personnes qui ne connaissent que superficiellement ces contrées, pensaient généralement que ses habitants sont tous ou à peu près tous des Arabes. Bien des documents officiels, depuis l'occupation, ont malheureusement été établis sous l'empire de cette erreur ethnographique.

Cependant, depuis nombre d'années, la lumière se fait peu à peu sur cette question et l'importance de l'élément non-arabe s'affirme de plus en plus.

Dans des renseignements publiés à la fin de sa grammaire touareg, le colonel Hanoteau a montré que sur 2,500,000 habitants l'Algérie comptait 850,000 indigènes qui ne savent même pas l'arabe et qui n'ont rien de commun avec la race arabe, et que sur 1,650,000 qui parlent arabe, il y en a plus de la moitié (on trouve un exemple frappant de cela dans le cercle de Djijelli) qui a adopté cette langue avec l'islamisme, mais qui n'est pas non plus de race arabe. En un mot, en Algérie, il n'y aurait peut-être pas plus de 500,000 vrais Arabes, ce qui ne ferait pas un cinquième de la population indigène.

Si, au lieu de l'Algérie, on considère l'ensemble de la Berbérie (états barbaresques), on pourra peut-être dire que sur environ 12,000,000 d'habitants qu'on y compte, il n'y a pas plus de 2,000,000 d'Arabes. Les dix autres millions sont les descendants des populations qui habitaient ces contrées lorsque les Arabes les envahirent, à partir du VII<sup>e</sup> siècle.

Ces populations, avant cette époque, avaient été soumises, depuis les temps historiques, à bien des révolutions, des invasions, des conquêtes, des dominations étrangères. Ces faits étaient à peu près connus en remontant jusqu'à quelques siècles avant Jésus-Christ, mais au-delà commençait la période pré-historique pour ces contrées. Il n'en est plus ainsi aujourd'hui,

grâce aux découvertes des égyptologues dont nous parlerons plus loin.

Pour traiter analytiquement cette question ethnographique, observons telles qu'elles sont aujourd'hui ces populations indigènes non-arabes, c'est-à-dire, en Algérie, les Kabyles et les Chaouia; nous reconnaissons, au milieu d'une grande majorité aux cheveux et aux yeux noirs, un certain nombre d'individus aux cheveux blonds ou châains et aux yeux bleus ou au moins de teinte claire. Les renseignements que nous connaissons sur le Maroc établissent que le même fait se présente dans ce pays parmi toutes les populations non-arabes, qu'on y désigne par les noms d'Amazirg, de Chlouah et de Brabeur. La proportion des blonds aux bruns pourrait être moyennement et *grosso modo*, évaluée au dixième. Elle varie d'une tribu à l'autre.

S'il n'y avait que des individus isolés présentant cette particularité, et cela de nos jours seulement, il serait facile de l'expliquer par le grand nombre d'esclaves européens qui se faisaient musulmans et s'établissaient dans les états barbaresques du temps de la piraterie des Turcs. Mais les blonds ne se trouvent pas seulement isolés et près des villes de la côte, ils se trouvent dans les tribus et assez bien groupés sur quelques points.

La première idée qu'on eut, ce fut d'expliquer ce fait par l'événement historique le plus récent et le mieux connu : La conquête de l'Afrique par les Vandales, au V<sup>e</sup> siècle, et leur domination qui dura un siècle. Ceux d'entre ces Germains qui furent vaincus et chassés par les Grecs du Bas-Empire, ne formaient plus qu'un petit noyau de guerriers restés fidèles à leur dernier roi, mais évidemment, pendant cent ans, les Vandales s'étaient répandus dans le pays et mêlés à la population; ils avaient dû former des groupes. Il est bien certain que des traces de leur sang doivent subsister çà et là dans le pays.

Mais le fait des Vandales ne peut expliquer les blonds qui se

trouvent au Maroc, ni ceux que nous signalent dans l'Est les historiens de l'antiquité, antérieurement à l'invasion Vandale, le Périple de Scylax, par exemple, plusieurs siècles avant notre ère.

Pour la Numidie et pour la période de temps commençant à quelques siècles avant Jésus-Christ, on aurait encore une origine possible et même probable à donner à une partie au moins de ces blonds, ce serait de les faire descendre des mercenaires gaulois de Carthage, qui étaient très-nombreux et dont, sans aucun doute, une partie se fixait dans le pays et faisait souche. Les Romains eux-mêmes avaient des troupes gauloises, et parmi les colons de la domination romaine, il se trouvait certainement des gens de cette race.

Mais nous ne pouvons encore nous en tenir là ; car voici que les documents égyptiens, ressuscités et traduits journellement par MM. de Rougé, Mariette, etc., nous montrent l'existence en Libye de blonds en grandes masses, il y a trois mille quatre cents ans, c'est-à-dire vers les premiers temps des comptoirs des Phéniciens en Afrique, et, par conséquent, lorsque ces marchands n'avaient pas encore de troupes mercenaires.

La race blonde était anciennement connue des Egyptiens sous le nom générique de Tamehou ; il n'est pas, il est vrai, tout-à-fait démontré que ce nom s'appliquât, dès le principe, à des Libyens comme aux Pélasges, quoique cela soit probable. Plus tard il n'y a plus de doute : Ainsi, sous la XIX<sup>e</sup> dynastie, environ quatorze cents ans avant Jésus-Christ, « Des déserts » situés à l'occident du Delta, un flot de nomades aux yeux » bleus et aux cheveux blonds, descend des îles de la Méditerranée sur le continent africain, menace les provinces du » nord de l'Egypte et n'est contenu qu'avec de grands efforts » par les armées égyptiennes. ... Ces envahisseurs, dont le noyau venait de la Libye, renfermaient aussi des Pélasges ; leur chef était Maourmouïou, roi des Libyens. Ces envahisseurs

sont désignés dans les textes égyptiens sous les noms de Lebou, Maschouach, Kéhak, etc., qui sont des noms de tribus, des noms nationaux et non plus un nom générique, comme Tamehou.

Sous la XX<sup>e</sup> dynastie, Rhamsès III fait subir de sanglantes défaites à ces mêmes Libyens. Sous la XXII<sup>e</sup> dynastie, environ 1,000 ans avant Jésus-Christ, la garde des rois d'Égypte se compose, non d'Égyptiens, mais de Libyens Maschouach.

Depuis la fin de cette dynastie, 800 ans avant Jésus-Christ, une foule de petits chefs, provenant de ces milices libyennes, occupaient les villes royales; ils étaient devenus les véritables maîtres de la Basse-Égypte. Leurs divisions permirent aux rois d'Éthiopie, établis alors à Djebel-Barkal, de s'emparer de l'Égypte à plusieurs reprises, ce qui donna lieu à la XXV<sup>e</sup> dynastie, qui est Éthiopienne. Le troisième roi de cette dynastie, Tahraka, environ 700 ans avant Jésus-Christ, fit des guerres considérables en Libye, et passe pour avoir porté ses armes jusqu'au détroit de Gibraltar, ce qui me paraît bien extraordinaire.

Après la dynastie éthiopienne, qui dura cinquante ans, que voyons-nous? L'Égypte à l'état de dodécarchie au Nord entre Égyptiens et Libyens Maschouach mélangés; tandis qu'au Sud la province de la Thébàïde est tributaire du roi des Éthiopiens. Enfin, l'un des dodécarches, Psamméticus, avec l'aide de quelques auxiliaires grecs, rétablit l'empire égyptien dans son intégrité et devient le premier roi de la XXVI<sup>e</sup> dynastie, à Saïs, 665 ans avant Jésus-Christ. Or, à certains indices sérieux, on pense qu'il était un des Libyens Maschouach, introduits depuis quelques siècles dans les corps d'élite de l'armée égyptienne; et la caste militaire nationale, humiliée et lésée, émigra en Éthiopie, au nombre de 200,000 hommes, ce qui prouve que les Égyptiens avaient plus d'affinité avec les noirs Éthiopiens qu'avec les blancs Libyens.

Cette dynastie donna cent trente-huit ans de prospérité à l'Égypte. Elle tenta la réouverture du canal du Nil à la mer Rouge et fit faire le fameux voyage autour de l'Afrique par des marins phéniciens. Ce fut quelque temps après elle qu'Hérodote fit en Égypte le voyage dont nous avons le récit.

Du reste les relations et alliances entre les Tamehou de Lihye et les dynasties de l'Égypte apparaissent plus fréquentes à mesure qu'on ressuscite les annales de ce pays.

Près de dix-sept siècles avant Jésus-Christ (XVIII<sup>e</sup> dynastie) la reine *Tata*, mère d'Amenhotep IV, est représentée avec les cheveux blonds, les yeux bleus et les chairs roses. Les noms de son père et de sa mère ne sont pas Égyptiens. Elle venait d'une de ces familles étrangères établies dans le Delta et avait été épousée pour sa beauté par le roi Amenhotep III. (Nous avons dans la subdivision de Bône le djebel *Tata* à quelques lieues de la nécropole mégalithique de Roknia.)

La XIX<sup>e</sup> dynastie, près de 1300 ans avant Jésus-Christ, finit à la princesse Taouser, fille de Mérenptah I<sup>er</sup>. Nous avons dans le Sud de la Tunisie une oasis portant ce nom de Touzer, qui n'est pas arabe.

Le chef de la XX<sup>e</sup> dynastie, d'origine inconnue, s'appelle Nakhtset. Nous croyons reconnaître ce nom dans celui de Naktut de nos inscriptions N<sup>os</sup> 10 et 34.

De plus, nous ne pouvons nous empêcher de rapprocher du *mas* initial caractéristique des Tamehou de Lihye et du nom de leur auteur Mazight, les *mes*, *mas*, *mosis*, *masis* qui terminent tant de noms Égyptiens. Ainsi, sous la XIV<sup>e</sup> dynastie, 2214 avant Jésus-Christ, c'est pendant le règne d'un roi nommé Amintimaos qu'a lieu l'invasion des rois pasteurs. Sous la XVIII<sup>e</sup> c'est le roi *Amasis*, fils de *Kames*, qui chasse ces mêmes rois pasteurs. Dans cette dynastie et dans la suivante on trouve des *Amesses*, des *Touthmosis*, des *Rameses*, des *Rameesses*, des

*Amenmesses*.<sup>1</sup> — On ne peut non plus s'empêcher de rapprocher de ces noms, ceux de Massar, Misraïm, que les Arabes et les Hébreux donnent vers ces temps-là pour ceux d'un des ancêtres des Égyptiens.

Dans ce qui précède, attachons-nous à ce fait que 1,400 ans avant Jésus-Christ, c'est-à-dire un siècle ou deux après que les Phéniciens avaient fondé leurs comptoirs de Cambé et d'Hippône, une race blonde était assez nombreuse et puissante sur le littoral Libyen pour lutter contre l'Égypte.

Qu'étaient ces blonds ?

Les monuments égyptiens qui sont, il est vrai, un peu vagues, semblent dire qu'ils étaient venus en Libye par les îles de la Méditerranée; il n'est guère possible, en effet, d'admettre que ces Libyens blonds fussent des Libyens Autochthones. Pour nous, il est certain que la Libye n'est pas le berceau d'une race blonde. Lorsque les découvertes les plus récentes de l'anthropologie nous montrent le midi de l'Europe, et même le centre de la France occupée, dans une haute antiquité, par une race petite, aux yeux et aux cheveux bruns ou noirs, race qui est encore de nos jours celle qui convient à ces contrées, lorsqu'elles nous apprennent que l'élément blond y est toujours venu du Nord par invasion, nous ne pouvons admettre qu'une race blonde fût, vers ces temps-là, la race autochtone appropriée à la contrée Atlantique.

Les hommes blonds, dont nous reconnaissons aujourd'hui les descendants dans le pays, qui envahirent l'Égypte en venant de la Libye, qui ont couvert la Libye de dolmens tout-à-fait semblables à ceux de l'Europe, venaient du Nord de l'Europe, qui a toujours été et qui est encore aujourd'hui le pays des blonds ;

<sup>1</sup> *Mes*, mot égyptien signifiant fils, ne s'écrit pas comme le *mes* initial des noms tameshou. En berbère *emmi* veut dire fils, et par suite *mis* veut dire fils de lui.

il est à supposer qu'ils avaient envahi la Libye par les trois presqu'îles de l'Europe dans la Méditerranée. Les uns, arrivés par l'Espagne, s'étaient établis dans toute la contrée qui forme le Maroc actuel; les autres, après avoir traversé l'Italie et la Sicile, s'étaient abattus sur la Numidie, pays où ils ont laissé tant de traces. Enfin d'autres étaient sans doute venus de la Grèce avec les Pélasges, si même ils ne doivent pas être confondus avec ceux-ci; puis ceux de la Numidie se réunirent aux Pélasges pour conquérir la Basse-Égypte.

On objectera qu'on ne trouve de dolmens ni en Italie, ni en Grèce. On peut répondre à cela que les Tamehou ne firent que traverser ces pays sans s'y établir, tandis qu'une partie d'entre eux étant restée dans la péninsule hispanique, ils y construisirent des dolmens.

M. Henri Martin pense que ces envahisseurs blonds étaient Aryas; jusqu'à preuve du contraire nous sommes d'un avis opposé.

Nous partageons, au sujet des populations anciennes de l'Europe, les opinions développées par M. Broca *dans son Mémoire sur les origines des races de l'Europe*. C'est-à-dire que nous pensons qu'il y avait déjà en Europe, les populations actuelles, blondes dans le Nord, brunes dans le Sud, avant l'invasion des Aryas, et que ces populations subirent l'influence Arya bien plus sous le rapport des idées et de la langue que sous le rapport physique.

Eh bien! Nous pensons que les blonds des dolmens, tant dans le nord de l'Europe que dans le nord de l'Afrique, étaient une race Pré-Arya, que la partie d'entre eux qui resta dans le nord de l'Europe se soumit à l'influence Arya et que ceux qui envahirent l'Afrique avaient fui devant l'invasion Arya pour ne pas la subir. Ceci dans l'hypothèse que le Berbère n'est pas une langue Arya. Si les blonds, dominateurs de la Libye avaient été des Aryas, ils auraient sans doute imposé leur langue au pays comme les Aryas l'imposèrent partout ailleurs.

La population qui habitait la Berbérie à l'époque de ces invasions était sans doute de même race que celle du midi de l'Europe, car ces deux contrées se touchent, pour ainsi dire, par Gibraltar, tandis que la Berbérie est isolée sur toutes les autres parties de son pourtour par des mers et par des déserts. Cette population était donc de taille moyenne, blanche de peau, mais au teint bilieux, aux yeux et aux cheveux noirs; la face non allongée, le nez court, les mâchoires assez fortes.

C'est encore là le portrait de la grande majorité des indigènes non arabes, seulement beaucoup d'entre eux présentent, depuis le moyen-âge, des traces évidentes d'altération par le mélange avec les races noires.

Les envahisseurs du nord de l'Europe étaient, eux, de farouches guerriers, de haute taille, à la peau très-blanche, au teint coloré, aux yeux bleus ou au moins clairs, aux cheveux et à la barbe blonds, au crâne dolycocéphale, au visage ovale, au nez assez long, busqué, un peu élargi aux ailes et non pincé comme le nez sémite.

En un mot, le type Kimri.

Comme nous l'avons dit, on trouve encore aujourd'hui, parmi les indigènes non arabes, des représentants de ce type.

Ces blonds avaient sans doute dominé, subjugué les indigènes, et quand Scylax nous dit, quelques siècles avant Jésus-Christ, *les Libyens sont tous beaux et blonds*, c'est qu'il ne s'occupe que des chefs, de l'aristocratie; chez les peuples barbares la plèbe ne compte pour rien, on ne la mentionne même pas.

Mais à la longue les dominateurs s'étaient fondus dans la masse indigène et leur langue avait disparu devant la langue indigène (le berbère), de même que les Francs, maîtres de la Gaule, adoptèrent la langue que les Gaulois tenaient des Romains. C'est du moins notre opinion et nous l'étayerons plus loin, de quelques raisons.

Il n'est plus permis aujourd'hui de douter de l'invasion de ces

hommes du Nord, lorsque les documents égyptiens, non-seulement nous révèlent leurs faits et gestes, mais nous transmettent même leur portrait et leur portrait colorié (ils étaient tatoués et vêtus de peaux de bêtes); lorsque nous avons exploré plus de 7,000 de leurs dolmens, à Roknia, à Mazela, au Bou-Merzoug, à Tébessa, à Gastal, lorsqu'il en a été signalé dans cinquante-cinq endroits du seul cercle de Souk-Ahras (l'ancienne Tagast, patrie de Saint-Augustin).

Dans cette question d'identification des blonds de la Berbérie avec les blonds du Nord de l'Europe, la crâniologie, quand elle sera établie sur des bases plus certaines, pourra tirer parti de la collection de crânes que j'ai extraits des dolmens de Roknia et donnés à la Société de Climatologie Algérienne, de même que des centaines et des milliers d'autres qu'on pourrait encore extraire de cette nécropole mégalithique.

Mais aucun souvenir de cette formidable invasion n'est-il resté dans l'histoire ou dans les traditions indigènes ?

Les origines libyques que donne Salluste, comme provenant de livres puniques attribués au roi Hiempsal et par conséquent ayant subi l'influence phénicienne, renferment tant d'absurdités et d'obscurités qu'on ne peut en tirer grand'chose. Elles constatent cependant très-nettement l'invasion par le détroit de Gibraltar et la soumission complète des indigènes, spécialement en Numidie.

Les origines et généalogies berbères données par Ibn Khaldoun se ressentent tellement de l'influence musulmane qu'il ne faut y puiser qu'avec beaucoup de circonspection. Pourtant de ces deux documents il ressort un souvenir vague mais certain d'une double origine.

Suivant Ibn Khaldoun, parmi les indigènes de l'Afrique, les uns appelés Beranès, descendaient de Bernès, les autres appelés El Boteur descendaient de Madr'is. Parmi les ancêtres des Beranès était Mazight.

Cherchant à adapter ces traditions à ce fait aujourd'hui acquis qu'une race blonde du Nord, celle des Maschouasch, est venue subjuguier dans ces contrées une race autochtone, verrons-nous dans une des branches d'Ibn Khaldoun, les autochtones et dans l'autre les conquérants?

Le mot Amazight signifiant encore dans tout le monde berbère, libre, noble, et le Mas initial du mot Mazight étant celui des Maschouasch et des noms des rois numides, nous regardons comme évident que les Beranès, descendants de Mazight, provenaient des blonds envahisseurs. — Mais l'autre branche, descendant de Madr'is, les El Boteur, doivent-ils être regardés comme les descendants des indigènes subjugués? Ibn Khaldoun ne semble pas admettre de différence de noblesse, de supériorité de l'une à l'autre des deux branches des berbères. Mais cela pourrait tenir à ce qu'il y avait eu, depuis 3000 ans, fusion complète. L'égalité s'était établie entre les deux classes, ne laissant subsister qu'un souvenir vague d'une origine différente.

Cependant aujourd'hui encore, chez les Touaregs, ceux des Berbères qui parlent le dialecte le plus pur, qui ont conservé l'usage des lettres numidiques et qui ont su maintenir leur indépendance absolue vis-à-vis de toutes les dominations étrangères, il y a deux castes distinctes, les tribus nobles et les tribus vassales. L'origine de cette division se perd dans la nuit des temps; le seul souvenir qui reste c'est que les vassaux sont les descendants d'une nation vaincue.

Les Touaregs, et il faut entendre par là les tribus nobles, sont de souche Zénaga et par conséquent des Beranès, des descendants de Mazight et ils sont donc (sauf 3000 ans de croisements) de la race des conquérants; et il est bien naturel de supposer que les Imr'ad ou vassaux des Touaregs proviennent des indigènes de la Libye subjugués; mais rien ne prouve qu'on puisse en dire autant des El Boteur, qui étaient peut-être une autre nation des conquérants septentrionaux, venus à un autre moment ou par une voie différente.

Quelle était la proportion numérique entre les envahisseurs blonds et les indigènes bruns ? C'est difficile à déterminer. Quels durent être les résultats de leur croisement ? C'est là une question d'anthropologie pure que nous allons traiter à fond.

Nous allons entrer d'abord dans quelques détails sur les croisements de race ou métissage en général ; c'est une question au sujet de laquelle nous avons beaucoup observé et beaucoup réfléchi, et nous avons reconnu que bien des naturalistes, qui s'en sont occupés, se sont fait des idées erronées faute d'avoir vécu dans des contrées où l'observation des faits est journellement possible, et aussi à cause des violents préjugés qui ont presque toujours existé à ce sujet, et ont, souvent avec intention, caché ou dénaturé la vérité.

Lors des premiers temps de mon séjour en Afrique, quand on me disait d'un noir : c'est un chérif ; je m'étonnais de la crédulité des gens qui ajoutaient foi à cette assertion ; comment, disais-je, un descendant direct, authentique de Fatima, la fille de Mohamed et de son cousin Ali, blancs tous deux, serait-il noir ? Mais après mon séjour au Soudan et lorsque je m'occupai d'anthropologie, je changeai bien d'avis à cet égard. En effet, qu'un chérif aussi blanc que possible, venant de la Mecque, s'établisse au Soudan ; il y épouse une négresse, ce qui est excessivement commun ; son fils, véritable chérif, quoique mulâtre, épouse aussi une négresse ; il en aura un fils presque noir et si celui-ci épouse à son tour une négresse, son fils sera tout-à-fait nègre et, dans le plus grand nombre de cas, ne pourra pas être distingué d'un nègre pur ; il n'en sera pas moins chérif et très-légitimement chérif.

Mais continuons notre hypothèse ; ce chérif noir éprouve le besoin de faire le saint Pèlerinage de la Mecque ; il se rend en Arabie, s'y trouve bien et s'y fixe. S'il est savant (et il ne manque pas de savants musulmans parmi les noirs du Soudan), comme thaleb et comme chérif, quoique noir, il sera très-considéré, et,

s'il veut, il trouvera facilement à épouser une femme arabe blanche ; le fils qu'il en aura sera un mulâtre, qui épousant une blanche à son tour aura un fils très-clair de teint et si celui-ci épouse encore une blanche, il en aura un fils tout-à-fait blanc et qui souvent ne montrera pas de traces sensibles de métissage ; donc, dans cette famille, le premier chérif, blanc, aurait eu un descendant direct noir à la quatrième génération, un descendant direct blanc à la huitième et il pourrait en avoir de la même façon un noir à la douzième et un blanc à la seizième, et ainsi de suite.

Comme depuis Mohamed, Ali et Fatima, il s'est écoulé à peu près douze siècles, à quatre générations par siècle, cela fait quarante-huit générations, dont le quart est douze ; il peut donc arriver que dans la famille d'un chérif les descendants directs successifs aient passé six fois du blanc pur au noir pur et réciproquement. Cela paraît étrange au premier abord, mais cela est positif et je le certifie comme témoin oculaire de faits qui le prouvent.

Ce que je dis du métissage du blanc et du noir s'applique au métissage du blond et du brun, qui a eu lieu en Afrique entre les blonds septentrionaux et les Libyens ; de sorte qu'on ne peut pas dire que tel blond qu'on trouve aujourd'hui parmi les Berbères ait eu *tous* ses ascendants blonds depuis le temps des Maschouasch ; il peut y avoir eu des passages alternatifs d'un type à l'autre dans son ascendance.

Entrons plus avant dans la question et, pour plus de facilité dans les dénominations, reprenons nos exemples entre blancs et noirs. Si dans une population noire un blanc seul vient s'établir et y a des enfants, ces enfants seront mulâtres ; s'ils étaient relégués dans un canton à part et ne s'unissaient qu'entre eux, il serait possible qu'ils créassent une population mulâtre dont le type se fixerait ; mais si, au contraire, ils se perdaient dans la masse de la population noire, réitérant continuellement l'union avec elle, au bout de cinq, six ou sept générations il ne resterait

plus aucune trace de l'immixtion d'un individu blanc au milieu de ces noirs.

Si maintenant, au lieu d'un seul blanc, nous supposons un groupe de blancs, une dizaine par exemple, venant s'établir au milieu d'une population noire et se croisant avec elle, outre qu'ils pourront donner entre eux des rejetons tout-à-fait blancs, ils produiront dès la première génération un nombre assez considérable de mulâtres. Nous avons supposé dix individus blancs, cela peut faire, par alliance avec les noirs, dix couples, et cela donnera à la première génération une quarantaine d'individus blancs ou mulâtres demi-sang; cela monterait beaucoup plus haut si l'on supposait la polygamie et que chaque blanc prît plusieurs femmes du pays, ce qui est généralement le cas. On conçoit qu'entre ces quarante, cinquante ou soixante blancs et mulâtres de la première génération, un grand nombre d'unions sera déjà possible, unions qui tendront à augmenter beaucoup le nombre des mulâtres demi-sang; de sorte que quelle que soit leur dissémination dans la masse noire de la population, les métis n'auront plus disparu au bout de six ou sept générations, comme dans le premier cas que nous avons examiné; mais que, même sans supposer qu'il s'établisse une aristocratie de couleur, qui recherche avec un certain soin les alliances entre gens à teint clair, ce qui tendrait à perpétuer presque indéfiniment ceux-ci, même sans supposer cela, les traces de l'introduction de ce groupe blanc dans la population noire pourront subsister certainement encore après douze, quinze générations et plus.

Plus on supposera nombreux le groupe étranger introduit dans la masse indigène, plus les caractères physiques de ces étrangers dureront longtemps dans la population; si nous considérons un espace de mille ans, par exemple, ce qui fait une quarantaine de générations, nous reconnaitrons qu'en tout état de choses, il faudrait déjà un groupe introduit assez consi-

dérable pour que ses traces subsistassent encore après un pareil laps de temps.

Or, si nous revenons à notre invasion des blonds septentrionaux en Libye, nous trouvons qu'il s'est écoulé 3400 ans depuis la constatation de leur existence par les annales égyptiennes, c'est-à-dire cent trente à cent quarante générations; c'est beaucoup sans doute, mais songeons que c'était par myriades que ces conquérants s'établirent dans le pays. Vainqueurs des indigènes, ils durent former, au moins pendant les premiers siècles, une noblesse ayant des préjugés de race, et dès-lors leurs caractères physiques durent mieux se conserver; tout cela explique qu'on en trouve encore aujourd'hui un dixième dans l'ensemble de la population, et même qu'il y en ait encore des groupes assez compactes, par exemple, chez les Ouled-Yacoub des Amamra, près Khenchela, dans certains villages de la montagne, près Zeribet-el-Oued, et probablement sur certains points du Maroc; enfin, on s'explique le fait si curieux signalé par M. le lieutenant Sergent, du groupe des Denhadja, famille blonde des environs de Jemmapes qui se prétend descendante des constructeurs de dolmens.

Mais, dira-t-on, dans les tribus actuelles les individus blonds appartiennent-ils généralement à l'aristocratie? J'ai naturellement eu l'idée de faire cette recherche et j'ai trouvé, du moins sur les points où j'ai pu observer, que les blonds se trouvaient indistinctement dans les grandes familles ou dans les classes inférieures, et cela s'explique; lors de l'invasion des Arabes musulmans, en supposant que l'aristocratie de race blonde se fût conservée jusque là, ce que je ne crois pas, il s'en forma une nouvelle, celle des Arabes, vainqueurs et conquérants, noblesse d'épée ou noblesse religieuse, douaouda ou marabouts, mais l'une et l'autre brunes qui s'allièrent évidemment avec une partie de la noblesse indigène et y portèrent le type brun, tandis qu'une partie de cette même noblesse indigène, tombant dans

l'abaissement, porta le type blond dans les classes inférieures.

Mais bien antérieurement à l'invasion des Arabes, 800 ans plus tôt, l'histoire nous montre que les rois et les chefs indigènes des Numides, les descendants directs, à cette époque encore très-probablement, des blonds envahisseurs, s'alliaient avec les Carthaginois, c'est-à-dire avec des semites bruns; ainsi Nararase, roi des Massyliens, épouse une sœur d'Annibal; Massinissa épouse une fille d'Asdrubal.

Si enfin on ajoute qu'après l'invasion arabe, au moyen-âge, du temps des dynasties berbères, des Almoravides, des Almohades, etc., il y eut, comme nous l'avons dit, infusion par suite de la traite et de l'esclavage, du sang de *nombreux millions* de noirs de l'intérieur de l'Afrique, on comprendra que toute grande classification par caractères physiques se soit effacée, et c'est par pur hasard, dans la plupart des cas, souvent même probablement par phénomène d'atavisme que paraissent çà et là des individus présentant plus ou moins purement le type blond.

Dans tout ce que je viens de dire je n'ai pas parlé de l'influence du milieu; c'est que, sans la nier tout-à-fait, je la crois beaucoup moins considérable que beaucoup d'anthropologistes ne la supposent. J'avoue que je ne me fais pas une idée de ce que seraient devenus les blonds septentrionaux établis en Lybie depuis 3400 ans, en supposant qu'ils ne se fussent jamais alliés qu'entre eux; mais quand je rencontre, aujourd'hui, dans le pays, après un aussi long espace de temps, des individus qu'on prendrait pour des Flamands, s'ils en avaient les vêtements et les façons, je suis tenté de penser que l'influence des milieux sur une race fixée est bien faible pour la modifier; je crois bien plus à leur influence pour la détruire s'il y a incomptabilité complète entre la race et le climat.

Quoi qu'il en soit, le témoignage de Scylax nous prouve que quelques siècles avant J.-C., les dominateurs des Libyens

autochthones s'étaient encore conservés à peu près purs jusquelà, et comme le temps de Scylax n'est pas éloigné de celui des guerres puniques, il est probable, et nous avons la conviction, que les familles royales des Numides étaient blondes.

La race blonde du nord de l'Europe que nous croyons la dernière fixée dans la série du perfectionnement progressif des êtres vivants que nous enseigne le transformisme, race tout-à-fait distincte par ses caractères physiques, race qui n'occupait pas, à l'origine de l'histoire, un cinquantième de la surface de la terre habitable, et qui domine presque entièrement le monde aujourd'hui, ou semble devoir le dominer bientôt, race qui était encore sauvage quand déjà avaient brillé de tout leur éclat les vieilles civilisations de la Chine dans l'Extrême-Orient, des Aryas dans l'Asie-Centrale, des Semites et des Couschites dans l'Asie-Occidentale et en Égypte; cette race qu'on ne pensait avoir commencé à jouer un rôle important que lorsqu'elle se heurta contre Rome et la Grèce, avait commencé bien plus tôt à porter dans la balance des destinées du monde le poids de son audace guerrière, de ses farouches vertus et de ses instincts élevés en ce qui concerne la famille; c'est elle qui, encore sauvage, détruisit l'autonomie de l'Égypte, dont la civilisation était devenue caduque et impuissante, et donna à ce pays une dynastie qui fit et tenta de très-grandes choses, entre autres, d'établir la communication de la Méditerranée et de la Mer-Rouge, œuvre grandiose qui devait, 2500 ans plus tard, faire honneur à la France et immortaliser l'empereur Napoléon III et M. de Lesseps; et c'est cette même race qui, pendant les guerres puniques, quoique encore bien arriérée sous le rapport des progrès matériels et de l'organisation, lutta si vigoureusement et tour-à-tour contre les deux plus puissants états du monde: Carthage et Rome, et nous pouvons dire que Massinissa et Jugurtha étaient de la race des blonds du Nord de la Gaule et de la Germanie.

Certaines particularités du caractère de quelques tribus libyennes, citées par Hérodote, telles que la liberté laissée aux jeunes filles de choisir leurs époux, de même que la place importante qu'occupe la femme dans certains groupes berbères actuels et surtout chez les Touaregs, traits contrastant complètement avec le génie des vieilles civilisations africaines ou asiatiques, sont un indice de cette provenance septentrionale.

C'est aussi par nos nouvelles opinions sur ces blonds dominateurs de la Libye que nous nous expliquons maintenant la beauté de la plupart des crânes et des profils, et les hautes tailles des gens enterrés dans les dolmens de Roknia, contrastant avec l'infériorité des profils et des tailles des Berbères actuels, résultat de la dégénérescence par alliance avec d'autres races.

1400 ans avant J.-C., les annales égyptiennes nous citent les Maschouach comme la principale nation de Tamehou ou blonds de Libye. 500 ans avant J.-C., Hérodote nous signale la nation des Μαῦται comme habitant auprès du lac Triton, Tunisie-Méridionale. Il n'y a aucun doute que ce ne soit la même nation et le même nom modifié à la grecque. Un chef des Maschouach est appelé Maschalchal.

Deux ou trois cents ans plus tard, après les guerres d'Agathoclès, nous retrouvons ces mêmes populations formant des états sous les noms de Massyliens et de Massesyliens (Maschalchal), et un grand nombre de leurs chefs ont des noms qui commencent par Mas : Massinissa, Masgala, Mastanabal (nom libyco-punique), Masippa, Massugrada, Massira, Mascizel, Masgaba, Masintha, etc. Le général des Libyens, à l'armée de Xercès, est Massage, fils d'Oarise.

Ce Mas était-il le propre d'une tribu seulement des Tamehou de Libye ou de toutes les tribus ? ou encore d'une caste ou classe en particulier ? L'histoire ancienne nous en montre surtout des exemples vers l'orient, mais c'est qu'elle ne nous

a pas rapporté grand'chose des Tamehou de la partie occidentale de la Mauritanie, et nous ne savons pas jusqu'à quel point les blonds du Maroc, qui y ont fait tant de dolmens, étaient congénères ou parents avec ceux de la partie orientale de la Berbérie.

Cependant remarquons, en ce qui concerne ce *Mas* initial que nous pensons provenir de la langue des blonds du Nord et non pas de celle des Libyens indigènes, (comme du reste la plupart des noms enx-mêmes), <sup>1</sup> remarquons que, au moyen-âge, la tribu la plus nombreuse du Maghreb et spécialement du Deren ou Atlas marocain, celle qui fonda la puissante dynastie des Almohades, s'appelait *Masmouda*; elle descendait d'après Ibn Khaldoun, de *Masmoud*, qui était lui-même de la tribu des Masmata, lesquels avaient pour ancêtres *Maskab*, surnommé Masmât. Dans la généalogie de cette tribu on voit encore cités cinq frères qui étaient nommés les Beni *Mastconda*, du nom de leur mère. Voici donc un nom de femme commençant par ce *Mas*; et remarquons qu'après le *Mas* vient le *t* caractéristique du féminin berbère; du reste le *Mas* ou *Mes* initial se retrouve dans plusieurs noms de tribus berbères d'Ibn Khaldoun : les Mesrata, les Messousa, les Mesfaoua....., etc.

On sait que la domination arabe a amené un bouleversement complet au sein des populations indigènes de l'Algérie; aussi ne retrouve-t-on guère plus aujourd'hui les noms antérieurs à cette période. Il ne serait cependant pas impossible qu'un indice de cet antique nom des Maschouach, *Μαξωα*, restât dans le pays. Parmi les tribus qui habitent aujourd'hui aux abords de ce qu'on appelait, dans l'antiquité, le fleuve Triton et qu'on nomme aujourd'hui Chot ou Sebkha, se trouve celle que nous appelons Nemencha.

<sup>1</sup> La langue des envahisseurs, même dans notre hypothèse qu'elle s'est perdue, a dû laisser beaucoup de noms d'hommes, des noms de lieux et des termes de guerre, de hiérarchie.... etc.

Mais les indigènes ne disent pas Nemencha, ils disent Lemenchcha, au singulier Lemouchi. On peut voir dans un document arabe traduit par M. Féraud dans l'annuaire de la Société archéologique de Constantine, que l'origine de ce nom est attribué à un jeu de mots. Le Pacha turc d'Alger, contre lequel les gens de cette tribu étaient révoltés, demandait souvent, dans l'intention où il était de marcher contre eux : *Telemouchi ? se sont-ils réunis ?* On ne peut accorder aucune valeur à cette étymologie puérile comme les Arabes aiment tant à en inventer ; ce sont tout simplement des calembourgs. Je serais tenté de voir, dans ce nom de Lemouchi, dont l'L initial serait l'article arabe incorporé par l'usage, la continuation corrompue par les âges, du Maschouach (Maschach) des annales égyptiennes, du Μαξωχ d'Hérodote.

Ces Nemencha sont des nomades par excellence. Ils ont des blonds parmi eux. Un de leurs caïds, tué l'année dernière par les Tunisiens, s'appelait Gaba ; ce nom, encore en usage aujourd'hui, était celui d'un des fils de Massinissa qui s'appelait Mas-Gaba. Nous livrons ce rapprochement à l'appréciation des lecteurs.

On dira peut-être maintenant : Pourquoi supposez-vous que ces blonds, dont l'existence est prouvée : 1° par les annales égyptiennes ; 2° par le témoignage de Scylax et autres écrivains de l'antiquité ; 3° par leurs descendants actuels, trouvèrent une population indigène en Libye et n'en furent pas les premiers habitants ?

Nous ne pouvons admettre que cette belle contrée, qui est une presqu'île de l'Europe, qui ne s'en est trouvée séparée que par l'ouverture du détroit de Gibraltar, qui ne fait qu'un sous tous les rapports avec les autres pays du pourtour de la Méditerranée, soit restée inhabitée jusqu'au moment de ces invasions de gens du Nord, lorsqu'il est prouvé par l'inspection des grottes, et tout récemment de celles de Gibraltar en parti-

culier, que le midi de l'Europe était habité il y a des myriades d'années. — D'après M. Duveyrier, il y aurait eu primitivement en Berbérie une population noire. — Cette opinion est réfutée par les diverses considérations que nous avons développées dans nos mémoires sur les éléphants de l'armée d'Annibal et sur le voyage des cinq Nasamons, en montrant que la Flore et la Faune de la région atlantique, sont celles du bassin de la Méditerranée et non celles du Soudan, et que quant à la région saharienne, pays des dattes, région spéciale, exceptionnelle, inhabitable à priori, son peuplement n'a été qu'une conséquence nécessaire des relations entre les populations blanches habitant au Nord et les populations noires habitant au Sud de cette contrée.

Nous regarderons donc comme admis que ce sont les descendants actuels de ces populations, résultant de la fusion des blonds du Nord dans la masse des Libyens indigènes que nous retrouvons dans les Kabyles de la Tunisie et de l'Algérie, les Chaouïa de l'Aurès, les Zenata des Oasis, les Touaregs du Sahara-Oriental, les Chlouah, Amazirg et Brabeur du Maroc, et les Zenaga du Sahara-Occidental, tous parlant les dialectes d'une même langue, de la langue que nous appelons berbère. Peu nous importe l'origine du nom berbère; Ibn Khaldoun prétend que c'est un sobriquet donné par les Arabes à cause de la dureté du langage. D'autres disent que c'est tout simplement le barbarus des Latins, βαρβαρος des Grecs, mot venant d'un même mot égyptien, qui désignait les étrangers.

Ce qui est certain, c'est qu'il y a dans l'Aurès et dans le reste de la province de Constantine, des tribus qui se nomment elles-mêmes Beni-Barbar, et au Maroc de nombreuses populations appelées Brabeur, pluriel de Berber.

Mais il est temps d'entamer la question linguistique.

Nous disions dans nos recherches sur les dolmens de Roknia :

Si l'on parcourt l'Afrique septentrionale, depuis le petit soulèvement de la rive gauche du Nil jusqu'aux rivages de l'Océan Atlantique, et depuis la Méditerranée jusqu'au Soudan, ce qui fait une étendue de 320,000 lieues carrées, plus de cinq fois celle de la France, on n'entend parler que deux langues; nous faisons abstraction, bien entendu, des Européens de l'Algérie, de Tunis et des esclaves du Soudan, qui, nouvellement introduits, pourraient parler encore leur langue maternelle. Partout ces deux langues et rien que ces deux langues: l'une est l'arabe apportée par les invasions qui se succédèrent à partir du VII<sup>e</sup> siècle, et qui fut adoptée par une partie des indigènes; l'autre est appelée le zenatia ou chaouïa, le kabyle, le touareg ou tamachekh, le chlouah ou zenaga, l'amazigh, le berbère, suivant les lieux et les différents dialectes. Sa principale altération paraît consister dans l'introduction d'un plus ou moins grand nombre de mots et de règles arabes.

M. le colonel du génie Hanoteau a publié des grammaires de deux de ces dialectes: le kabyle et le touareg. J'ai rapporté du Soudan des documents encore inédits sur le dialecte zenaga du Sahara, qui est presque identique avec le chlouah ou dialecte du Sous. Eh bien! cette langue, qui s'est maintenue en présence du phénicien des Carthaginois, du grec des Cyrénéens et du Bas-Empire, du latin des Romains, de l'arabe des envahisseurs musulmans, du turc et du français des derniers dominateurs du pays, cette langue est-elle celle des Lybiens indigènes ou celle des blonds du Nord, des Tamehou?

Nous ne pouvons admettre cette dernière hypothèse.

Si les dominateurs avaient conservé et par suite imposé leur langue, la langue ou les langues antérieures auraient évidemment survécu sur quelques points dans une contrée aussi vaste et présentant des refuges aussi inaccessibles par leur altitude dans les chaînes de montagnes ou par leur latitude dans le Sahara.

L'unité et l'universalité de la langue berbère est la plus grande preuve qu'elle est bien une langue indigène.

Celle des envahisseurs a pu se perdre assez complètement pour n'être plus parlée sur aucun point, quelque restreint qu'il soit, ne laissant probablement que des noms propres et quelques mots qui, encore, n'ont pas dû devenir d'un usage universel.

Maintenant quelle est la nature de cette langue? Quelles sont ses parentés, ses affinités? Elle n'en a aucune, disent les uns. Pour M. Renan, ce n'est pas une langue sémitique. Mais quant au fait qu'il signale que les noms numides n'ont aucune analogie sémitique, cela ne serait pas une preuve de sa thèse, car les noms numides ne sont sans doute pas berbères. Nous sommes persuadé qu'ils sont, pour la plupart, les noms apportés par les Tamehou envahisseurs.

Nous n'admettons pas non plus, jusqu'à preuve du contraire, le sémitisme originel du berbère; le berbère a seulement été fortement sémitisé par le contact des Phéniciens et surtout des Arabes, qui parvinrent à imposer partout leur religion et dans beaucoup de tribus leur propre langue.

M. Judas professe une opinion opposée, mais n'a pas encore donné ses preuves.

M. Renan dit que le berbère semble appartenir à une grande famille de langues qu'on peut appeler chamitiques et dont le copte serait l'idiôme principal.

Mais Klaproth, lui, dit avoir cherché inutilement quelques rapports entre le copte et le berbère. M. de Slane trouve que le berbère diffère des langues sémitiques par son vocabulaire et qu'il diffère du copte par son vocabulaire et par la conjugaison. Du reste, comment se faire une opinion fondée sur cette question? On connaît si peu cette langue comme vocabulaire! Et c'est vraiment humiliant pour nous, qu'une connaissance si utile et si intéressante ne soit pas encore acquise quarante ans après la conquête de l'Algérie. Nous en sommes encore au vocabulaire

berbère fait en 1844, sous la direction de M. Brosselard, ouvrage très-estimable et très-méritant pour le temps où il a été fait, mais qui ne renferme pas la dixième partie de la langue berbère en ses divers dialectes.

L'administration devrait se décider à faire officiellement ce travail, car il est douteux qu'un particulier s'en charge par simple amour de la science. C'est non-seulement une affaire de savoir et de patience, mais c'est encore une affaire d'argent. Il faut pour en venir à bout un certain nombre d'années et de voyages coûteux.

Voici comment le gouvernement pourrait arriver à faire composer un vocabulaire suffisamment complet de la langue berbère, dans le moins de temps possible. Il faudrait choisir cinq interprètes intelligents, sachant suffisamment l'arabe et autant que possible s'étant déjà occupés du berbère; l'un, à Alger, s'aboucherait avec des thalebs kabyles. Le second, à Constantine, avec des thalebs chaouïa et beni mzab. Le troisième, à Tripoli, avec un thaleb touareg. Le quatrième, à Tanger, avec un thaleb du Rif, et le cinquième, à Mogador, avec un thaleb du Sous. Chacun d'eux avec un dictionnaire arabe-français de Kasimirski se ferait indiquer par son thaleb les mots du dialecte berbère local correspondants aux mots de la langue arabe que tous ces thalebs possèdent parfaitement en même temps que leur langue nationale.

Il suffirait, il nous semble, de deux ans pour recueillir ces divers éléments partiels, puis on passerait deux autres années à les collationner, à les comparer et à les classer en un vocabulaire unique, et il serait à désirer que M. le colonel Hanoteau, qui est certainement le plus apte à mener à bonne fin cette œuvre importante, voulût bien se charger de cette partie du travail.

Supposons que le concours des thalebs coûte 5,000 francs pour les deux ans par localité; qu'on donne 5,000 francs à

chaque interprète pour supplément de solde pendant les deux ans ; que la centralisation à Alger entraîne 10,000 francs de frais et que l'imprimerie impériale se charge de publier le vocabulaire arabe-berbère-français, ce serait une somme de 60,000 francs, en quatre ans, à consacrer à une œuvre dont la nécessité est évidente pour tout le monde.

Passons maintenant à l'examen des inscriptions. On se demandera peut-être d'abord si la langue dans laquelle elles sont écrites est bien du berbère, et ne serait pas la langue aujourd'hui perdue des blonds du Nord.

Examinons cette question : Nous nous trouvons en présence de cinq catégories d'inscriptions. La punico-libyque, les 161 numidiques, les 34 rupestres, les 6 touaregs ; un coup-d'œil suffit pour se convaincre que c'est une même écriture avec de simples modifications d'une catégorie à l'autre ; la plupart des caractères sont les mêmes et ceux qui ne sont pas les mêmes ont la même physionomie.

D'un autre côté, toutes ces inscriptions proviennent, à des époques différentes, de la même région, la partie centrale de l'Afrique du Nord. Or, la langue d'une de ces catégories nous est connue, c'est une langue vivante que nous savons être le plus pur des dialectes actuels de la langue berbère, donc en raison de la similitude de l'alphabet, de la concordance des lieux et des considérations historiques développées plus haut, il nous paraît certain que la langue de toutes nos inscriptions, langue dont se servaient les numides, doit être le berbère ; seulement la plupart des noms propres ne sont pas des noms libyens indigènes.

Mais dans ce cas, dira-t-on, les touaregs doivent pouvoir les lire ces inscriptions. Nous n'admettons pas cette conséquence comme forcée. A 2,000 ans de distance, la langue s'étant modifiée, plusieurs lettres ayant changé de forme ou de valeur, la religion et les usages n'étant plus les mêmes, ni par suite les

formules funéraires, l'islamisme ayant substitué une foule de noms arabes aux anciens noms, il est tout naturel que ces textes soient devenus incompréhensibles pour les Touaregs. (Nous n'avons pas de moyens pour savoir s'ils le sont réellement et complètement).

Il paraîtrait que les Touaregs ne comprennent même pas les inscriptions rupestres, car, sans cela, M. Duveyrier eût certainement donné leur traduction.

Quoi qu'il en soit, une simple inspection suffit pour reconnaître que les 161 numidiques ou latino-numidiques et les 2 rupestres, N<sup>os</sup> 27 et 28, sont écrites en lignes verticales, tandis que l'inscription de Tugga et toutes les autres rupestres sont écrites horizontalement; quant au touareg il s'écrit aussi généralement en lignes horizontales, de droite à gauche; mais il se plie à toute autre disposition suivant la forme de l'objet sur lequel on écrit.

Cela posé, nous allons enfin nous livrer à la recherche de la valeur des lettres et du sens des inscriptions; nous désignerons ces lettres, comme nous l'avons dit, par les numéros qu'elles ont dans le tableau général où nous les avons réunies (planche V).

Sur ces 36 lettres, les 23 premières composent le contingent complet des 161 numidiques. Dans le tableau nous les avons écrites dans le sens vertical et dirigées vers le haut. Les 24<sup>e</sup>, 25<sup>e</sup>, 26<sup>e</sup> et 27<sup>e</sup> sont 4 lettres spéciales à l'inscription de Tugga et les neuf dernières ne figurent ni dans l'inscription de Tugga, ni dans les numidiques, mais se trouvent dans les inscriptions rupestres.

La partie libyque de l'inscription de Tugga renferme 20 caractères différents outre le point qui n'y est qu'un simple disjonctif comme on le verra. Sur ces 20 il y en a 10 qui ont leurs semblables dans l'alphabet touareg (nous ne parlons pas pour le moment des valeurs). Ce sont ceux qui dans le tableau général portent

les N<sup>os</sup> 1, 5, 6, 8, 10, 12, 15, 16, 18, 21, mais ne l'oublions pas, dirigés verticalement, contrairement à l'inscription de Tugga.

Sur les 23 premières lettres, qui se trouvent dans les numidiques, il y en a 5, les N<sup>os</sup> 2, 4, 17, 19, 20, qui ne se rencontrent pas dans l'inscription de Tugga; mais évidemment cette inscription, assez courte, ne renferme pas toutes les lettres de son alphabet.

Sur les 23 lettres numidiques proprement dites, 13 ont leurs semblables dans l'alphabet touareg; ce sont les N<sup>os</sup> 1, 5, 6, 8, 10, 12, 15, 16, 17, 18, 19, 21, 23.

Quant aux rupestres, elles renferment 27 lettres dont 19 communes avec les numidiques et 21 communes avec les touaregs.

C'est le moment de faire remarquer que les inscriptions rupestres sont bien plus semblables à l'écriture touareg que les numidiques; 7 lettres rupestres seulement, les N<sup>os</sup> 3, 9, 14, 28, 29, 30, 36, ne se trouvent pas dans l'alphabet touareg, et les 2 premières de ces 9 se trouvent dans les numidiques. On doit conclure de là que les rupestres tiennent un peu des Numidiques et beaucoup des Touaregs, c'est-à-dire qu'elles doivent avoir une certaine ancienneté, mais que cette ancienneté est bien moins grande que celle des Numidiques; il est probable qu'elles datent de quelques siècles seulement.

Répétons ici que pour ne pas tomber dans la confusion, il faut bien faire attention au sens de l'écriture. Ainsi, l'm touareg est une figure formée des trois côtés d'un rectangle, l'ouverture étant tournée dans la direction des lignes de l'écriture et dans le sens de la lecture, par conséquent vers la gauche pour les inscriptions touaregs.

Le même signe ouvert *perpendiculairement* à la direction des lignes de l'écriture est un d. On comprend donc que le sens des

lignes d'écriture fait seul distinguer l'*m* du *d*. Il en est de même de plusieurs autres lettres.

Il est clair qu'avec de bonnes inscriptions bilingues, nombreuses, longues où les deux textes seraient la traduction fidèle l'un de l'autre, si l'on sait bien traduire un des textes, on est dans de bonnes conditions pour étudier l'autre.

Malheureusement tel n'est pas le cas actuel.

Les 10 latino-numidiques sont courtes, les unes en partie effacées, les autres insignifiantes et il est certain, à première vue, pour plusieurs d'entre elles, que l'un des textes n'est pas la traduction, du moins fidèle, de l'autre.

L'inscription de Tugga est plus importante et tout prouve que les deux textes (dont malheureusement quelques parties sont illisibles) sont la traduction complète l'un de l'autre.

En effet, si nous les examinons, nous voyons d'abord qu'il y a le même nombre de lignes; les extrémités de droite de ces lignes se trouvent, dans le punique comme dans le libyque parfaitement alignées, tandis que les extrémités de gauche ne le sont pas, cela prouve que les commencements des lignes d'écriture sont pour les deux textes de ce côté et par conséquent qu'on doit lire de droite à gauche. C'est du reste bien connu pour le punique.

De part et d'autre la première ligne est séparée du groupe des six dernières.

Des deux côtés la troisième ligne est plus courte de moitié que les autres. Des points sont visiblement placés d'une manière correspondante dans les deux textes.

Enfin, il y a répétition dans le libyque comme dans le punique, du même groupe de mots à la fin (à gauche) de la première et de la troisième lignes. Il faut tenir compte pour cette observation des lettres effacées à la fin de la première ligne du libyque. Cette certitude que le libyque reproduit exactement le

punique sera, comme on le comprend, d'une grande utilité, si nous possédons la connaissance du punique.

On se demandera donc d'abord, si l'on connaît le phénicien, le punique : si l'on traduit avec certitude la partie de l'inscription de Tugga qui est en cette langue.

Voici ce qui en est : l'affinité la plus étroite de la langue phénico-punique avec l'hébreu est constatée et, dit M. Renan, si un grand nombre de passages des textes phéniciens ne trouvent pas leur explication dans l'hébreu, tel que nous le connaissons, c'est que cette dernière langue nous est parvenue d'une manière fort incomplète.

Quant à la différence entre le phénicien oriental et le punique, elle devait être devenue sensible à la suite d'une longue séparation ; mais, aucun ouvrage phénicien ne nous étant parvenu, nos documents se bornant à un certain nombre d'épigraphes qu'on trouve partout où les Phéniciens fondèrent des comptoirs, c'est-à-dire dans les îles et sur les côtes de la Méditerranée, et l'interprétation de ces épigraphes n'étant pas même complète, on ne peut guère apprécier les nuances qui distinguent le punique du phénicien de Tyr...

Les savants qui se sont le plus spécialement occupés de traduire les épigraphes phéniciennes sont Movers, Gesenius, et MM. de Saulcy et Judas. L'alphabet de cette langue est bien connu, mais il est multiforme ; comme nous l'avons déjà dit, nous avons donné (planche V) la forme employée dans l'inscription de Tugga. <sup>1</sup>

Nous allons d'abord donner la transcription en lettres françaises de la partie punique de l'inscription de Tugga telle que nous la trouvons dans le dernier travail de M. le Docteur Judas,

<sup>1</sup> On sait que c'est aux Phéniciens qu'on s'accorde à attribuer l'invention de l'écriture alphabétique. Ce qui est certain c'est que c'est eux qu'il l'ont transmise à tous les peuples civilisés de l'Occident.

sur cette matière (Paris 1869, Friedrich Klincksiek), seulement nous admettons, avec M. de Saulcy, que la dernière lettre de la première ligne et de la troisième, ainsi que la septième de la quatrième et la cinquième avant-dernière de la cinquième ligne sont des *vav* (valeur *ou*) et non des *caf* comme l'admet M. Judas.

VLF . NB . T<sup>b</sup>TMFI . NB . NBTAS . T<sup>b</sup>B/////////  
T<sup>b</sup>RT<sup>b</sup>SDBA . NB . SRAB//// . MNBAS . MNBH  
VLF . NB . T<sup>b</sup>TMFI . NB . NBT<sup>a</sup> . NB . RMZ  
////////ÇRV . NB . IGNM  
-NKÇRV . NMTV . IZZ//////// ALS . T<sup>b</sup>RI ABK.  
ISA . NB . NKN<sup>a</sup>V . NÇBNN . NB . LDÇM . RIS . MSRHKH  
IBB . NB . IFFV . LLB . NB . TFS . LZRB<sup>s</sup> . MKS . NH.

Les personnes qui ne connaissent pas les langues sémitiques s'étonneront de ne voir pour ainsi dire que des consonnes dans cette transcription.

C'est que, en phénicien, comme en hébreu et comme en arabe, les consonnes seules s'écrivent sur la ligne; les voyelles, quand on les écrit, sont des signes accessoires qu'on ajoute en dehors des lignes comme des accents. Mais souvent on ne les écrit pas et la lecture est possible malgré cela, comme dans la sténographie. Dans l'inscription punique de Tugga il n'y a donc que des consonnes.

Seulement il faut bien remarquer qu'il y a dans les langues dont nous parlons quatre consonnes qui sonnent à peu près comme nos voyelles a, i, o, u, ce sont l'*alef*, le *ayin*, l'*yod* et le *vav* hébraïques et phéniciens, l'*alif*, le *ain*, le *ia* et le *ouaou* arabes. Comme consonnes, ces lettres sont toujours écrites et le sont sur la ligne.

On remarque dans les sept lignes de notre transcription onze fois le groupe BN précédé et suivi d'un point; c'est le mot *ben*, qui, dans toutes les langues sémitiques, hébreu, phénicien,

arabe.... vent dire fils. Donc les mots qui précèdent ou suivent immédiatement ce BN sont des noms propres.

Cela nous donne de suite les noms suivants, en introduisant les voyelles probables d'après la physionomie des noms phéniciens connus :

. . . . . Ataban. fils de . Ifmatath . fils de . Felou  
 . . . . . Abaros . fils de . Abdasharthé <sup>1</sup>  
 Zamar . fils de . Ataban . fils de . Ifmatath . fils de . Felou  
 Mingi . fils de . Ouraç . . . . .  
 . . . . .  
 . . . Mécédu . fils de . Nénébaçan . et . Anokan . fils de . Asi  
 . . . . . Safat . fils de . Balal . et . Fafi . fils de Babi

Dans ces deux dernières lignes on voit deux fois la conjonction *et* ; elle est représentée dans le texte punique par le *vav*, conjonction sémitique, précédé d'un point. Or, comme ce même *vav* également précédé d'un point se trouve deux fois à la cinquième ligne et qu'il y est suivi, la seconde fois, du nom *ouraçkan*, déjà acquis par la quatrième ligne, on doit conclure que, dans cette cinquième ligne, ces conjonctions *et* réunissent des noms propres, sans doute les noms des personnes qui ont fait l'action exprimée par les premiers mots de la ligne, ligne qu'on transcrit dès lors par : KBAIRT<sub>2</sub>-SLA..... *zaxi, et taman et ouraçkan*.

Par comparaison et analogie avec d'autres épitaphes phéniciennes, on a reconnu que le commencement de la première ligne voulait dire tombeau. De plus, au commencement de la seconde ligne, on a remarqué les groupes de lettres HBNM et S.ABNM, très-analogues comme on le voit. Dans les deux M

<sup>1</sup> Abdasharthé veut dire serviteur d'Astharthé, mot analogue au mot arabe Abdallah, serviteur d'Allah, serviteur de Dieu. Astharthé était une divinité des Phéniciens que les Grecs ont identifiée avec Vénus-Uranie; c'est l'Astharoth de la bible.

finales on a reconnu le signe du pluriel hébraïque. L'H et l'A initiales sont dans cette langue deux lettres formatives; d'un autre côté l'S indique le cas oblique. Il reste de part et d'autre le radical BN qui est la racine *bena*, *banah*, qui en arabe et en hébreu veut dire, il a bâti, il a construit. On a donc rendu les premiers mots de la seconde ligne par ces mots: Les constructeurs de ces constructions (sont). Aussi MM. de Saulcy et Judas donnent-ils pour traduction complète des trois premières lignes:

Tombeau d'Ataban, fils d'Ifmatath, fils de Félou.

Les constructeurs de l'édifice sont Abaros, fils d'Abstharthé, Zamar, fils d'Ataban, fils d'Ifmatath, fils de Félou, Mingi, fils de Ouraçkan.

Nous nous contenterons de ce que nous venons de donner sur l'interprétation de cette inscription de Tugga; les traductions des commencements des trois dernières lignes n'ont plus la même certitude que ce que nous venons d'exposer. Les personnes qui voudront les connaître pourront consulter l'ouvrage de M. Judas que nous avons cité plus haut.

Remarquons maintenant qu'aux onze BN, *ben*, du punique, correspond onze fois dans le libyque à une lettre formée de deux barres horizontales, précédées (et non suivies) d'un point. Le point, pas plus que les deux points qui enserrent le *vav* punique, ne fait partie de la lettre, et cette lettre, quelle que soit sa valeur phonétique, veut donc dire fils.

La copule *vav*, suivie d'un point, répétée quatre fois dans les trois dernières lignes du punique est représentée aux places correspondantes du libyque par de simples points.

Nous connaissons donc, par l'interposition des signes de filiation et de la conjonction *et*, les groupes de lettres de la partie libyque qui correspondent aux noms propres de la partie

punique, noms qui sont :

ATaBaN, IFMaTATH, FeLou, ABaRoS, ABDSThaRThé,  
ZaMaR, MiNGi, OURaÇKAN, MeÇeDuL, NeNeFaSaN,  
ANoKaN, ASi, SaFaT, BaLaL, FaFi, BaBi.

Comme les noms propres se transcrivent mais ne se traduisent pas d'une langue dans une autre, nous aurons de suite la valeur des lettres libyques qui entrent dans ces groupes.

Pour commencer nous avons dit que nous adoptions les versions Felou et Ouraçkan (1<sup>re</sup>, 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> lignes) de M. de Saulcy au lieu de Felek et Karaçkan de M. Judas. Or la lettre finale de Felou, 1<sup>re</sup> et 3<sup>e</sup> lignes et initiales de Ouraçkan, 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> lignes sont en libyque cette même lettre (deux barres parallèles, placées dans le sens des lignes) qui, isolée, veut dire fils. Nous reconnaitrons donc à ce mot la valeur phonétique *ou*, et en effet *ou* veut dire fils en Kabyle et *aou* a la même signification concurremment avec *ag* en Touareg. En Zenaga du Sénégal, c'est *ougz*.

D'un autre côté, dans l'alphabet touareg, la lettre valant *ou* se compose de deux points placés perpendiculairement à la ligne d'écriture. Ces deux points remplacent évidemment les deux lignes du libyque. Nous regardons donc cette valeur *ou* comme parfaitement démontrée.

Les noms Abdstharthé (corrompu dans le libyque en Oudastar) 2<sup>e</sup> ligne, Mécédul, 6<sup>e</sup> ligne, nous montrent que le *d* est le même que dans le Touareg.

Les noms Ataban (3<sup>e</sup> ligne), Balal et Babi (7<sup>e</sup> ligne), que le *b* est un rond pointé; mais en Touareg le *b* est un rond barré et le rond pointé vaut un S. C'est une différence à constater.

Les noms Abaros et Abdstharthé (Oudastar) à la 2<sup>e</sup> ligne, le nom Safat à la 7<sup>e</sup>, nous montrent que le signe 23 du tableau général vaut S. Ce même signe tourné en sens contraire vaut *i* dans l'alphabet touareg.

Les noms Ifmatath, 1<sup>re</sup> et 3<sup>e</sup> lignes, Felou, 3<sup>e</sup> ligne, Nenefaçan, 6<sup>e</sup> ligne, Safat et Safi, 7<sup>e</sup> ligne, nous montrent que la lettre N° 10 du tableau général, un sablier ouvert par un bout, vaut *f*. Le même signe en Touareg, mais étendu dans le sens des lignes vaut *g* doux. Les noms Ifmatath (1<sup>re</sup> et 3<sup>e</sup> lignes), Mingi (commencement de la 4<sup>e</sup> ligne), Zazi (5<sup>e</sup> ligne), Fafi et Babi (7<sup>e</sup> ligne), nous montrent que l'*i* est le signe 14 du tableau général et que ce signe diffère peu de l'*y* touareg.

Le nom Ondastar correspondant à Abdstharthé, nous montre une croix valant *t*. C'est encore sa valeur dans l'alphabet touareg.

Les noms Abaros et Oudastar (pour Abdstharthé), ligne 2, Ouraçkan, 5<sup>e</sup> ligne, nous montrent que le rond sans point est un *r* comme en Touareg. Mais il faut admettre que dans le Ouraçkan de la fin de la 4<sup>e</sup> ligne, c'est par erreur, soit du graveur, soit du copiste de l'inscription, qu'il se trouve un point, ce qui ferait un *b* et non un *r*.

Nous voyons encore par les mêmes noms, que dans l'inscription de Tugga, la lettre 25 du tableau général vaut *t*, que la lettre 24 vaut *t*, que la lettre 27 vaut *s* ou *p*, que la lettre 9 vaut *k*, et enfin que la figure en forme de 8, le N° 13 du tableau général, vaut *s*, le Samek punique, d'après le nom Nénéfaçan de la 6<sup>e</sup> ligne.

Le nom de Mingi (4<sup>e</sup> ligne) montre que le *y* est semblable au Guimel punique.

D'après le nom Zazi, premier nom propre de la 5<sup>e</sup> ligne, la figure 18 du tableau général vaudrait *x*, mais les Zaïn du punique sont-ils bien certains et faut-il bien certainement lire Zazi ?

Passons à l'examen de la valeur du caractère N° 7 du tableau général, une barre dans le sens des lignes. Il se trouve vers le commencement de la 7<sup>e</sup> ligne.

Movers a reconnu dans le punique le mot BRZL, *barzel*, qui veut dire fer en Hébreu, et par suite en Phénicien. En

Kabyle, fer se dit Ourzal, probablement corruption du punique, puisque les Lybiens reçurent les métaux des Phéniciens. Dans le groupe de lettres libyques correspondant au Barzel punique, et après le signe dont nous nous occupons, se trouve l'z déjà connue (les deux barres parallèles placées perpendiculairement aux lignes). M. Judas en conclut que la lettre précédente, qui est le signe dont nous nous occupons, vaut z. Cette donnée est très-plausible.

Quant aux trois barres parallèles (sens des lignes) qui se trouvent aux lignes 6 et 7, qui, à la 7<sup>e</sup>, s'ajoute comme affixe au mot *zel*, M. Judas y voit un pronom démonstratif et comme Venture donne *ag'i* par un raïn pour affixe démonstratif et que le raïn (*gh*) se rend en Touareg par trois points superposés perpendiculairement aux lignes, M. Judas en conclut que le signe dont il est question est un raïn et le représente par *g'*. Tout cela est, comme on le voit, assez spécieux.

Il y aurait donc de déterminées, d'après l'inscription de Tugga, les 19 lettres suivantes de notre tableau général :

| N <sup>os</sup>                                                                         | N <sup>os</sup>                                                          |
|-----------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------|
| 1 valant <i>n</i> comme en touareg.                                                     | 12 valant <i>h</i> . En touareg le rond est barré au lieu d'être pointé. |
| 2 — le raïn arabe; les trois barres remplacées par trois points en touareg.             | 13 — <i>z</i> . n'existe pas en touareg                                  |
| 3 — <i>t</i> comme en touareg.                                                          | 14 — <i>i</i> à peu près comme en touareg.                               |
| — <i>r</i> comme en touareg.                                                            | 15 — <i>t</i> comme en touareg,                                          |
| 7 — <i>s</i> n'existe pas en touareg                                                    | 16 — <i>d</i> comme en touareg.                                          |
| 8 — <i>m</i> comme en touareg.                                                          | 18 — <i>s</i> ou plutôt <i>dh</i> comme en touareg.                      |
| 9 — <i>k</i> . n'existe pas en touareg                                                  | 23 — <i>s</i> . pareil à l'y touareg.                                    |
| 10 — <i>f</i> . vaut <i>g</i> doux en touareg.                                          | 24 — <i>t</i>                                                            |
| 11 — <i>ou</i> . veut dire fils; les deux barres remplacées par deux points en touareg. | 25 — <i>z</i> } n'existent pas en touareg.                               |
|                                                                                         | 27 — <i>s</i> }                                                          |
|                                                                                         | Enfin le guimel phénicien vaut <i>g</i> dur.                             |

Sauf deux ou trois, les valeurs trouvées ont un degré de certitude satisfaisant. Comme on le voit, sur ces 19 lettres il y en a six qui ont encore aujourd'hui exactement la même valeur dans l'alphabet touareg. Ce sont m, n, l, d, r, t, et avec de légères modifications de forme, les deux lettres b et i; deux points au lieu de deux barres font ou; trois points au lieu de trois barres feraient le *raïn* arabe.

Voyons maintenant les numidiques proprement dites, de 2 à 162 et cherchons par les huit bilingues latino-numidiques, où les noms latins n'ont pas disparu, à déterminer a priori la valeur des lettres numidiques.

Est-il bien certain d'abord que le numidique y soit la traduction du latin ? Nous le croyons; les noms Naddhsen, Saktuti, Ymir,..... sont des noms numides plus ou moins exactement transcrits en latin, et nous verrons qu'on les retrouve dans le numidique, au moins à peu près.

Remarquons en passant que d'après les épitaphes bilingues, les gens pour qui elles ont été faites ne savaient pas exactement leur âge, contrairement aux Romains. Cet âge n'est indiqué qu'approximativement, par dizaine d'années; ainsi sur huit bilingues donnant l'âge du défunt, nous en avons six qui sont dans ce cas :

Naddhsen (N° 74), vécut 20 ans ;

Saktuti (N° 34), 70 ans ;

Le vétéran C. Julius (N° 29), 80 ans.

Avæ (N° 44), 40 ans ;

C. h. Midigt (N° 84), 40 ans.

Une chose certaine encore, comme nous le reconnaitrons, c'est qu'il y a dans la partie numidique des généalogies qui ne se trouvent pas dans la partie latine.

Quant à l'exactitude de l'orthographe et de la transcription des noms propres, nous croyons devoir faire une observation préliminaire.

Quand on réfléchit que beaucoup d'épithaphes latines d'Algérie renferment des fautes grossières d'orthographe, quand on pense à l'orthographe fantaisiste de certaines enseignes de nos villages ou petites villes, quand on songe à la manière dont un colon d'un de nos villages algériens, sachant tout juste lire et écrire, habillerait les noms dans une épithaphe où il aurait à écrire les noms français en lettres arabes et les noms arabes en lettres françaises, on est effrayé de penser au nombre d'erreurs que l'on doit supposer dans ces inscriptions numidiques, faites par des barbares dégrossis, possédant à peine l'usage d'une écriture imparfaite, ou par des artisans latins dans une langue étrangère se modifiant d'une localité à l'autre, avec un alphabet probablement mal fixé et dont les lettres ne correspondent pas toutes exactement à des lettres latines. Erreurs de tracé, de sens des figures, de correspondance avec les lettres latines, etc.... il doit y en avoir de toute espèce, et cela doit évidemment aller jusqu'à rendre des noms tout-à-fait méconnaissables. Le corsaire *baba Haroudj* n'est-il pas devenu *Barberousse* dans les langues néo-latines de la Méditerranée ?

Du reste, Corripus, dans sa *Johannide* ou récit d'une guerre entre les Grecs du Bas-Empire et les Numides et Maures de la Bysacène révoltés sous leur chef Antalas, 546 ans après J.-C., exprime l'embarras où il est pour faire passer dans des vers latins, les noms barbares de ses personnages :

Quis mihi tot populos, gentesque et prælia vates  
Ordinet arte nova ? Tu, Justiniane favendo  
Cuncta doce : Admisce blandâ dulcedine musam,  
Temperet insuetis nutantia carmina verbis ;  
Nam fera barbaricæ latrant sua nomina linguæ.

Examinons d'abord l'inscription N° 34, nous y trouvons pour première ligne de la partie latine :

SaCTuTi HIMiR

C'est trop long pour un seul nom ; c'est donc au moins deux noms et deux noms qui n'ont rien de latin.

Examinons la partie numidique : Nous avons déjà dit que les lignes numidiques sont verticales ; mais chose plus bizarre encore, M. Judas a reconnu qu'elles se lisent de bas en haut. Cela résulte incontestablement de ce fait que dans plusieurs inscriptions, entre autres le N° 29, on voit que le graveur, manquant de place, a incliné ses lignes pour pouvoir les allonger *en arrivant vers le haut*.

Dans d'autres, par exemple les N° 18 et 71, il a bravement, pour pouvoir terminer des mots, empiété sur le tableau supérieur. Il n'y a, à cette règle de lecture, qu'une seule exception, comme nous le ferons voir, pour l'inscription bilingue N° 157.

Si donc nous lisons de bas en haut les deux premières lignes de gauche du N° 34 et si nous y supposons à trois lettres tout-à-fait semblables aux T, M, R touaregs et à une autre se rapprochant beaucoup de l'Y, les mêmes valeurs, nous avons :

|   |   |
|---|---|
| T | R |
| T | M |
| ? | Y |
| ? | ? |

on en mettant ces deux lignes à la suite l'une de l'autre, dans l'ordre horizontal :

??TT?YMR

Ces huit lettres en deux lignes sont bien évidemment la

transcription du latin, comme l'a remarqué M. le docteur Judas :

SaKTuTiHiMiR

Le hasard ne produit pas de concordance de cette valeur; si nous appliquons à ce cas le calcul, nous trouvons une très-grande probabilité. Si à cette probabilité purement matérielle, nous ajoutons la probabilité morale que les deux inscriptions placées sur une même pierre doivent faire mention du même personnage, nous pouvons dire que la probabilité de la correspondance de la première ligne du latin et des deux premières de gauche du numidique est une certitude. Donc le T, l'Y, l'M et l'R, c'est-à-dire nos lettres N<sup>os</sup> 15, 14, 8 et 6 sont les mêmes en numidique et en tonareg, et nous avons vu plus haut qu'elles étaient aussi les mêmes dans l'inscription de Tugga. La figure double assez remarquable qui est la seconde de la première ligne, figure N<sup>o</sup> 9 du tableau général, et qui ne se trouve pas dans l'alphabet touareg, doit donc être un K. Nous lui avons en effet trouvé cette valeur dans l'inscription de Tugga, aux mots Ouraḡtan et Anokaṇ.

Autre confirmation: dans les numidiques bilingues N<sup>os</sup> 29, 39 et 84, les inscriptions latines commencent par un c (le c latin toujours dur, c'est-à-dire k), eh bien! dans les trois textes libyques, une des lignes extrêmes, celle de droite dans les N<sup>os</sup> 29 et 39, celle de gauche dans le N<sup>o</sup> 84, commence par ce même signe.

Parmi les 152 autres inscriptions, il n'y a que huit lignes commençant par ce même signe. Nous pouvons donc encore regarder ce fait comme confirmant la valeur k de notre lettre N<sup>o</sup> 9 du tableau général, pour les inscriptions numidiques comme pour l'inscription de Tugga.

Mais, dira-t-on, le raisonnement précédent suppose que les inscriptions N<sup>os</sup> 29 et 39 se lisent en commençant par la droite

et que le N° 84 se lit en commençant par la gauche. Sur quoi vous basez-vous pour admettre cette nouvelle bizarrerie ? Il est facile de prouver qu'il en est ainsi :

Qu'on jette les yeux sur les 36 inscriptions N°s 3, 6, 13, 19, 30, 31, 32, 33, 40, 42, 46, 56, 57, 59, 60, 75, 76, 82, 99, 118, 121, 122 et 4, 5, 8, 41, 50, 53, 54, 58, 61, 77, 79, 80, 96, 133, 162; on verra qu'elles renferment toutes le même groupe de trois lettres formant une ligne: un rond (ou carré, ces deux figures se remplaçant à volonté) pointé, une barre verticale et un huit de chiffres. Il est évident que ce groupe n'est pas un nom, mais qu'il a une signification commune, comme: tombeau de, ou bien, ci-gît, ou bien, qu'il repose en paix, ou bien quelque chose d'analogue; et la colonne d'à côté, qui est généralement de trois à quatre lettres, donne le nom du défunt. Or, sur ces 37 inscriptions, les 22 premières portent ce mot commun à droite, et les 15 dernières le portent à gauche; cela démontre bien que certaines inscriptions ont leur commencement à droite et d'autres à gauche.

Il y a même une inscription, le N° 119, qui porte ce même mot commun entre deux lignes. On doit supposer qu'on a agi par un sentiment de symétrie. La colonne de gauche donne le nom du défunt, la colonne de droite, commençant par le signe de filiation, donne le nom de son père.

Ce mot commun à tant d'inscriptions, M. le docteur Judas avait d'abord eu l'idée toute naturelle qu'il voulait dire tombeau, puis changeant d'avis, il avait proposé de le traduire par « a enseveli lui », l'autre colonne donnant le nom, non du défunt, mais de la personne qui avait pris soin de le faire enterrer, parce que, ajoutait M. Judas, par suite d'une superstition nationale encore existante chez les Touaregs, on ne doit jamais mentionner le nom d'un mort, et il citait à l'appui de son hypothèse, entre autres, l'inscription bilingue N° 24, où l'on

ne voit que les deux lignes latines :

VIXIT AN

NIS VIII

sans nom ; des renseignements inexacts avaient fait croire qu'il n'y avait pas eu de ligne d'écriture au-dessus des deux restantes. Or, j'ai cette prière chez moi, à Bône, et je certifie qu'il y avait *deux* lignes de texte supérieur, comme l'indique la figure planche 1 ; seulement toutes ces pierres étant en gré très-friable, il n'y a plus aucune trace reconnaissable de lettre. Il est certain pour nous que le nom du défunt figure toujours sur l'épithaphe numidique.

M. Judas a du reste abandonné, dans son dernier travail, son opinion à ce sujet, et quoique ne trouvant aucun radical à l'appui de sa nouvelle hypothèse, il croit que la signification de BZ—S doit être : Paix. Repos de lui. Lieu de repos de lui.

Le mot kabyle qui veut dire tombeau est *azekka*, pluriel *izikouan*. Des Marocains nous ont dit que les dolmens s'appelaient chez eux, en berbère, *agrou*, pluriel *iougrar*. Mais M. Letourneux nous apprend que certains tombeaux, en forme de petits tumuli en pierre s'appellent, dans l'Aurès : *Bazina*. Voilà notre mot *baz*, pluriel régulier *bazen*. *Baz-es* peut donc dire exactement d'après une tournure essentiellement berbère : tombeau de lui — un tel.

Dans l'inscription 29, la première lettre de la deuxième ligne n'est que le signe de filiation si souvent répété dans l'inscription de Tugga, dans le sens (ici vertical) de l'écriture. Donc l'individu dont cette inscription était l'épithaphe était Saktuti, fils de Imir. Mais les latins, au lieu de traduire dans leur langue le mot voulant dire fils, le laissaient comme faisant partie de l'ensemble du nom, comme lorsque nous disons le nom kabyle Ahmed-ou-Rabah, ou le nom arabe Omar-ben-Saïd, au lieu de dire :

Ahmed, fils de Rabah, Omar, fils de Saïd. Or, l'écrivain a mis un *h* pour transcrire ce mot pour lequel nous avons admis la valeur phonétique *ou*. Cet *ou* était peut-être aspiré ou guttural.

Puisque les deux lignes de gauche (N° 29) veulent dire Saktuti, fils de Imir, la première lettre, une barre horizontale, c'est-à-dire perpendiculaire au sens de l'écriture, vaut donc *s* ou au moins *z*. Dans l'inscription de Tugga et en touareg cela vaudrait *n*. Mais le même signe placé dans le sens des lignes vaudrait, d'après M. Judas, dans l'inscription de Tugga, un *z*. Faut-il croire que dans le N° 29, ce signe vaut *z*, sauf à admettre que le graveur s'est trompé de sens ?

Quant aux trois autres colonnes de l'inscription, nous n'avons rien à en dire. Nous pensons seulement que l'âge du défunt n'est jamais indiqué en numidique. On pourrait penser que ces trois lignes ne donnent qu'une généalogie; mais on peut objecter que le signe de filiation n'y est pas répété. La quatrième colonne donne un nom commençant par *Mas*. La quatrième et la cinquième se terminent par trois barres parallèles perpendiculaires à la ligne; nous reviendrons sur cette terminaison très-fréquente. Passons au N° 74.

Le latin appelle le défunt Naddhsencotuzanis. Si nous lisons le numidique par la gauche, de bas en haut, nous avons : ?? *dds* fils de ????

Les deux *d* suivis d'un *s* nous semblent une preuve suffisante que nous avons là la transcription du premier nom écrit en latin. Le signe de la filiation vient après l'*s*, en tête de la deuxième ligne. Aussi croyons-nous qu'il faut faire une correction au latin. Le nom du défunt est Naddos (qui figure dans les noms de Corippus: Nados). L'*h* latine remplace le signe de filiation comme nous l'avons déjà vu pour le N° 29. Seulement ici l'artiste latin s'est trompé de place et au lieu de mettre cet *h* après l'*s* il l'a mis avant.

Quant au mot Cotuzanis, cela veut dire natif de Cotuza, ville importante de la Numidie, signalée par une inscription latine trouvée parmi des ruines en un lieu de la Tunisie nommé el Alia. L'en qui précède Cotuzanis est le signe du génitif et la traduction de Naddes-h-en-Cotuzanis est : Naddos, fils du Cotuzanien. — Pour que la première colonne du Numidique fasse Naddos, il faut que la première lettre, la barre dans le sens des lignes, vaille n. En Touareg et dans l'inscription de Tugga, l'n est bien ce même caractère, mais perpendiculairement au sens de l'écriture. Il y a donc ici renversement, comme nous l'avons déjà reconnu pour le z dans l'inscription N° 29. On pourrait encore supposer que le graveur s'est trompé de sens. Mais en présence de ces deux faits qui se corroborent l'un l'autre, on serait tenté d'admettre que dans les numidiques proprement dites, la barre dans le sens de l'écriture est bien n contrairement au Touareg et à l'écriture de Tugga, et la barre perpendiculaire à l'écriture un z contrairement à l'écriture de Tugga. Peut-être encore n'y a-t-il que fréquente confusion entre ces deux lettres.

Quoi qu'il soit, pour faire Naddos avec notre première ligne de gauche, il faut que la seconde lettre, le rond sans point soit un a. Dans touareg c'est nn r; dans l'écriture de Tugga aussi et dans le N° 29 aussi. Eh bien ! malgré tout cela, nous croyons que dans le N° 74, le rond sans point est la copie exacte du *ayin* punique sonnante à peu près a long ou o.

A l'appui de cette hypothèse, j'invoque les deux bilingues N° 44 et 66. Dans le N° 44 le nom latin commence par A et V. La première colonne de droite du numidique présente d'abord le rond sans point qui vaudrait a long et une lettre en forme de notre T qui vaudrait V.

Dans le N° 66, le nom latin commence inversement par V et O. La première colonne à gauche du numidique présente aussi inversement d'abord la lettre en forme de T qui vaudrait encore V, et puis le rond sans point, qui vaudrait O.

Ces trois exemples : *Naddos*, *avae*, *voz* suffisent-ils pour étayer notre hypothèse ? Chacun en jugera à son gré.

Le rond sans point vaudrait donc quelquefois *r* comme dans *imir* N° 34 et quelquefois le *ayin* sémitique. On sait que *ain* et *rain* se représentent en arabe par le même caractère ; un point seul différencie les deux valeurs. Il est vrai que le *rain* n'est pas tout-à-fait un *r*.

En somme, le rond (ou carré) sans point est un *r* dans l'inscription de Tugga ; ce serait un *ain* ou un *r* dans les numidiques et c'est un *r* en touareg.

Le rond (ou carré) avec un point est un *b* dans l'inscription de Tugga. C'est un *b* ou *v* dans les numidiques (inscription 157). C'est un *s* en touareg.

Enfin le rond (ou carré) barré perpendiculairement aux lignes de l'écriture ne se trouve que dans les inscriptions modernes et y est un *b*.

La seconde ligne de notre inscription donne fils de *Gar'az*, ou *Gar'an*, si l'on y suppose à la barre verticale la valeur *n*, comme au commencement de la première ligne. Elle indique donc le nom propre du père, tandis que le latin ne désigne ce père que par la qualité d'être natif de Cotuza.

La troisième ligne que nous nous gardons bien d'essayer de traduire a cela de remarquable qu'elle est répétée dans les N°s 22 sauf une barre, 23 sauf le sens des trois barres finales, 24, 25, 26, 27 moins la dernière lettre, 28 idem, 84, 152, avec une barre simple au lieu de la lettre en forme de T, 153 idem et avec une barre de moins à la fin.

Cette ligne commune est-elle un nom ou des noms propres, un nom de tribu ? Exprime-t-elle au contraire une idée commune ? Est-ce par erreur de copiste que dans les N°s 152 et 153, la barre horizontale de la lettre en forme de T manque ? C'est probable.

Passons au N° 157.

M. Judas croit que le latin signifie (avec grosses fautes d'orthographe) que Julius Victor fit élever six colonnes.... etc. La ligne libyque est verticale. M. l'abbé Bargès la lisait et la traduisait de bas en haut: *l bikdor Smsik*; le dernier mot, signifiant *fit élever*, disait-il. Cet exemple et un autre que nous avons déjà cité, nous font voir qu'on met trop de hardiesse dans ces tentatives de traduction, puisque tantôt on traduit en les lisant de bas en haut des inscriptions qui sont écrites de haut en bas et tantôt on traduit en les lisant horizontalement des inscriptions qui sont écrites verticalement. En effet, M. Judas (Bulletin Archéologique de la Société de Constantine 1856-57) s'aperçut que la ligne libyque du N° 157 doit se lire de haut en bas; cela est en effet prouvé par la direction de l'ouverture de la septième lettre qui est un *m* et qui est toujours dirigée (*tugga*, numidique, touareg), dans le sens de la lecture. Il lut pour les deuxième, troisième, quatrième, cinquième lettres *bikdor*. Seulement il n'avait pas encore remarqué alors le *mas* précédé du signe de filiation si commun dans nos inscriptions. En somme, cette inscription se traduit facilement ainsi en négligeant la première lettre; Bighdor fils de Mazight; la dernière, la croix oblique est un *t* aussi bien que la croix droite, comme nous le verrons plus loin.

Victor l'Amazight, c'était donc un indigène et un indigène noble, auquel les Romains avaient donné le nom de Victor. Son premier nom, *Julius*, va maintenant nous occuper. Le N° 29 nous présente ce même nom Julius pour un vétéran indigène qu'on avait sans doute appelé Caius Julius, en l'immatriculant dans l'armée.

*Jol* était un nom indigène.... Julia Cæsarea (Cherchel) n'est que *Jol* Cæsarea. Le nom de cette ville était *Jol* avant qu'il ne fût latinisé. On rapprochait sans doute et on confondait le nom indigène *Jol* et le nom latin *Julius*. L'*l* touareg et l'*l* de *Tugga*

consistent, comme on le sait, en deux barres parallèles perpendiculaires à l'écriture. Il suffit de supposer qu'une des deux barres a été effacée ou n'a pas été vue par le copiste, pour que la première lettre de la ligne libyque du N° 157, représente le *Julius* ou *Jot*.

Jol Bigdor fils de Mazight.

Étudions maintenant le N° 20.

On y énumère dans le texte latin les services et dignités du vétéran indigène au nom latin *Caïus Julius*, mais le texte numidique ne donne pas la traduction du texte latin; il y apparaît, avec le nom du défunt sans doute, d'autres noms propres.

Nous savons que la première lettre de la colonne de droite est un *k*; c'est le *c* de *Caïus*. Les sept barres verticales en deux lettres finissent-elles le mot *Caïus*? Ensuite viennent les deux barres de filiation et le nom du père commençant par *Mas*: *Caïus* fils de *Masoulat*.

Les autres colonnes sont très-singulières, lisons les l'une à la suite de l'autre à partir de la seconde: Nous trouvons trois lettres puis les trois barres horizontales, quatre lettres puis les barres horizontales, quatre lettres puis les trois barres horizontales, quatre lettres puis les trois barres horizontales (le mot des N°s 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 74, 152, 153). Trois lettres puis les trois barres horizontales: Nous n'essayerons pas de traduire ces deux lignes. Le *Mas* initial des deuxième et troisième lignes semble indiquer des noms propres.

Qu'est-ce que cette terminaison si fréquente, même dans les noms propres? M. Judas ne doute pas que cela ne soit les deux lettres *l* et *n*; aussi donne-t-il une foule de noms en *lan*: *Cazadlan*, *Amlan*, *Damellan*, *Masgelan*, *Zouzerdamlan*, *Jadebelan*, *Maslan*, *Macgezelan*, *Masilan*, *Dalan*, *Dakeblan*, *Cage-*

lan, Nascabelan, Masquelan, Masbalan, Kag'lan, Maskeblan, Bammalan.

La terminaison en *n* est en effet très-fréquente dans les noms indigènes de Corippus; sur 170 noms il y en a 77, pas bien loin de la moitié, qui finissent pas *n*. Mais en *lan* il n'y en a que deux, Cullan et Tifilan; un en *len*, Cullen, et un en *lin*, Tilin; quatre en tout en *l-n*. Or, dans nos 159 inscriptions numidiques nous trouvons 69 lignes finissant par les trois barres horizontales; et là-dessus après examen, on peut admettre qu'il y a à peu près 40 noms propres, et, en raison de la répétition de quelques-uns, une trentaine de noms différents qui seraient terminés par *l-n*. Cela n'est pas possible, vu la rareté de cette terminaison dans Corippus.

Ces trois barres ne doivent faire qu'une seule lettre. On serait tenté de donner à cette lettre la valeur des trois points tonaregs placés dans le sens des lignes et valant *q*. Mais il n'y a pas un seul nom terminé en *q* dans le 170 de Corippus. Nous ne voyons qu'une hypothèse qui arrange tout, c'est d'admettre que les trois barres horizontales valent tout simplement une *n* ou plutôt encore *an*.

Le N° 113 le montre du reste. A la fin de la colonne du milieu, ces trois barres ont été faites parallèles entre elles, mais obliques par rapport à l'écriture et de plus séparées par un point d'une quatrième ligne aussi horizontale. Quand les trois barres forment deux lettres, *l* et *n* ou bien *n* et *l* (il n'y a dans les 170 noms de Corippus que 2 noms en *l*) on a soin de l'indiquer en les espaçant différemment ou en les inclinant différemment, par exemple au N° 127. Quant à la simple barre horizontale et à la simple barre verticale il est certain qu'elles valent *z* et *n* ou plutôt *n* et *z*. Nous n'avons que huit lignes finissant par la simple barre horizontale; nous en avons 50 finissant par la barre verticale. Ce qui explique les nombreux noms en *az* que donne M. Judas : Cazadlaz, Sadlaz, Barzagaz,

Markarzaz, Igtaz..... etc. Dans le Corippus nous trouvons sur les 170 noms, 11 en *as* ou en *az*, et 29 en *us*, *is*, *es*; mais un certain nombre de ces derniers doivent être des noms latinisés.

Inscription N° 84.

Le C initial est l'abréviation de Caïus. L'H qui suit doit représenter, comme nous l'avons déjà vu dans plusieurs exemples (les N°s 34 et 74), le mot indigène signifiant fils; puis *Nidig* ou *Midig*... Caïus. fils de. Midig.

Il y a peut-être un nom indigène ressemblant à Caïus, comme *iol* ressemblait à Julius, car nous voyons sur nos 9 bilingues, 2 Caïus en abrégé, il est vrai, et 2 Julius en toutes lettres. Dans le numidique il est possible que la première ligne à gauche, un *k* suivi d'un fouillis de lignes horizontales (dans le N° 29 ce sont des lignes verticales) représente Caïus. Il y a quelque analogie entre la filiation indiquée dans ce N° 84 et celle du N° 157. Celle-ci nous donne fils de Mazight et l'autre nous donne fils de Midhigt, et encore la lettre que nous représentons par *dh*, M. Judas lui croit dans l'inscription de Tugga la valeur *z*; ce qui ferait fils de Mizight. Nous sommes bien tenté de croire qu'on a voulu écrire le même mot, c'est-à-dire comme pour le N° 157 : Caïus fils de Mazight, Caïus l'Ama-zight, le noble indigène. Il est vrai qu'il y a autant de différences d'orthographe que de lettres, mais qu'on songe à la distance de 150 lieues qui sépare les deux localités d'où proviennent ces deux inscriptions, et que le sens même de l'écriture est différent de l'une à l'autre.

La troisième ligne se trouve reproduite N°s 52, 81, sauf une barre, 87, 82 (8 ouvert), 89 (les trois barres verticales et 8 ouvert), 156 (barre de moins au commencement et à la fin). Est-ce un nom propre, ou bien a-t-elle une signification commune? Nous n'en savons rien, nous qui ne voulons pas faire de suppositions trop hasardées.

Pour les N°s 44, 66, où le latin ne nous donne que des noms

incomplets VO. ZM, AVAE, nous d'avons pas d'autre remarque à faire que celle que nous avons déjà faite sur les valeurs qu'on est tenté d'attribuer, au rond sans point, celle d'un *ayin* et à la lettre en forme de T celle d'un *v*.

Reste l'inscription 39.

Le latin donne *Casres*; la première colonne du numidique se lit *Cadex*. La seconde ligne donne : fils de Mazit, et la troisième, nous ne savons quoi? Nous voyons encore une fois ici ce Mazight. Ce Casrès comme Julius-Victor, comme Caïus fils de Midigt ou Mizigt, est indiqué par son épitaphe comme étant un amazight, un noble indigène, seulement le mot est écrit d'une troisième manière, *Mazit*.

Remarquons encore que si le N° 39 nous mentionne un Cadaz fils de Mazit, le N° 10 nous mentionne un Mazit-Cadaz fils de Naktuti, du Naktuti du N° 34; et nous voyons que les croix obliques valent *t* comme les croix droites, puisque Naktuti est écrit avec deux croix obliques au N° 10, et avec deux croix droites au N° 34.

En somme les lettres déterminées directement par les bilingues latino-numidiques sont l'*m*, le *t*, l'*r*, l' — le *k*, le *d*, le *b*, le *ayin* (?) dont la figure se confondrait avec — l'*s*, le *g* dur, et tout cela coïncide, sauf le *ayin*, avec les valeurs des mêmes lettres dans l'inscription de Tugga; puis, déduites de cette dernière, l'*l*, l'*n*, le *ou*, l'*f*; d'une manière moins certaine le *z* lettre N° 7; le N° 18 qui serait *dh* suivant moi (inscription 84) comme dans le touareg actuel, le Ghaïn fig. N° 3; enfin par induction, *an* serait la valeur des trois barres horizontales. Cela fait, à trois près, toutes les lettres employées dans les numidiques.

Il est clair que pour traduire les noms propres de ces inscriptions, il suffit, dans les groupes de lettres où on croit en voir, de substituer aux lettres leurs valeurs. Ainsi dans le N° 20

trouvé par moi à Kifan Beni-Feredj, la colonne de droite donne le nom d'Ibatatz et celle de gauche file de Rabak.

Pour traduire les mots qui ne sont pas des noms propres, qui ont une signification commune, c'est tout différent. Il faut savoir la langue dans laquelle ils sont écrits. Le peu de racines berbères qu'on connaît semble tout-à-fait insuffisant pour aider à cette traduction. Aussi, M. le docteur Judas qui a proposé la traduction de quelques lignes, va chercher ses racines dans les langues sémitiques, l'hébreu, le phénicien, l'arabe, l'éthiopien, le chaldéen, l'hymiarite. Nous allons initier le lecteur à son procédé par quelques exemples :

N° 34, ligne médiane, on lit : MTIBLG'.

Il s'appuie sur le verbe sémitique, *mat*, *mout*, il est mort, passé dans le berbère moderne, et sur le verbe arabe *balag'a*, qui veut dire : il est arrivé au terme, pour traduire : *il s'est éteint au terme des années.*

Même numéro, première colonne à droite, nous lisons : MZKDN, il lit : MZKDLN ; il trouve parmi les racines berbères DL voulant dire couvrir, et dans les langues sémitiques le radical ZK voulant dire pur, pieux, et traduit la ligne :

Ayant égard à sa piété l'a inhumé.

Inscription 71.

Il lit en commençant par la droite :

ZBSZ  
G'ILFSZ  
ZZ'DBLN  
MSG'LN

Nous lisons nous :

Z.B.S.Z  
OU.I.L?.S.Z  
Z?.D.B.N  
M.S.OU.N

Il suppose que la troisième ligne seule n'est pas composée de noms propres. Il trouve en berbère le mot ZD qui veut dire *approche, viens*. Il ajoute qu'en arabe BAQALA veut dire *germer*, qu'en berbère le Q se remplace souvent G' ; qu'il est vrai qu'il n'y a pas de G' dans la ligne, mais que cette lettre existe dans quatre autres inscriptions où l'on trouve ZZDBG'LN et il en conclut le sens : *(celui qui l') a conduit ici pour attendre une nouvelle vie*.

Nous avouons que nous trouvons ce procédé beaucoup trop ingénieux et qu'il ne nous inspire aucune confiance.

Mais, dira-t-on, que faut-il faire pour arriver à traduire ces textes? Nous répondrons : Il faut apprendre le berbère *et personne ne le sait complètement*.

Les N<sup>os</sup> 74 et 84 donnent lieu à une remarque : Rien de commun dans les parties libyques. D'un côté, Naddos fils du Cotuzanien, puis une phrase. De l'autre : Caïus fils de Midigt puis une phrase différente.

Mais dans les textes latins nous lisons : Naddos fils du Cotuzanien de la tribu Misictri vécut vingt ans. Il gît ici. Dans le N<sup>o</sup> 84, chose plus singulière, Misictri est répété deux fois et il y a : Caïus fils de Midhigt, Misictri de la tribu Misictri, vécut quarante ans.

On peut remarquer dans le N<sup>o</sup> 74 l'interversion de l'ordre des lettres dans le mot tribu *tir*, qui appuie l'hypothèse de l'interversion de l'h dans Naddhsen. On pourrait même croire qu'au lieu du T latin le graveur, se trompant, a fait le t nu : idique en mettant la barre horizontale au milieu de la barre verticale au lieu de la mettre en haut.

On serait tenté de voir dans ce mot Misictri, Misigtri, une nouvelle modification du mot Mazight.

Quant aux inscriptions purement latines trouvées parmi nos numidiques ( planche V ), nous voyons celle d'un Rastus désigné comme Numide. Celle de Julia qui était fille de Gallus ou d'un

Gaulois. Celle d'Aula le padouan, qui était médecin; avec une faute d'orthographe, Midicus pour Medicus.

Remarquons enfin celle où il y a pour nom les trois consonnes BTR. C'est un nom indigène, celui du père d'une des branches des berbères, Boteur d'après les généalogies d'Ibn Khaldoun. Ce nom était donc en usage il y a 1800 ans, nous ne savons s'il l'est encore aujourd'hui.

On voit qu'en somme l'épigraphie numidique n'offre pas un bien grand intérêt; elle peut exciter la curiosité de ceux qui ont le goût de ce genre d'études, mais elle n'est pas destinée à nous apprendre grand'chose.

On voit aussi que ce qui est sérieusement acquis en fait d'interprétation se réduit à peu près aux noms propres. Nos connaissances en resteront-elles là? Nous répèterons encore que le seul moyen d'aller plus avant serait celui que nous avons indiqué, l'établissement d'un bon vocabulaire berbère. — Sans cela on pourra trouver quelques nouvelles bilingues, s'en servir pour corroborer ou déterminer la valeur de quelques lettres, en conclure la connaissance de quelques noms numides nouveaux, mais rien de plus.

Nous répétons que le procédé suivi par M. Judas d'aller chercher aux groupes de consonnes numidiques, qu'il suppose n'être pas des noms propres, des analogues dans des radicaux sémitiques qu'il naturalise berbères, ne peut que nous paraître une source d'erreurs, à nous qui ne croyons pas encore au sémitisme originel du Berbère. Ce sémitisme, c'est ce que ce savant épigraphiste devrait démontrer d'abord, puisqu'il y croit.

Nous avons donné à la fin de la planche VI les inscriptions touaregs modernes, avec la transcription des mots en lettres françaises. Il nous reste à donner ici la traduction française de ces inscriptions. La voici telle que nous la trouvons dans la grammaire kabyle du colonel Hanoteau :

PREMIÈRE INSCRIPTION.

MOT A MOT : *Oua nek R'eicha tennat edhman our tekkid*  
 Ceci moi R'eicha ayant dit réserve ne vas pas  
*tiiedhr our emouser'. Taket Tekfelt tennat*  
 vers quelques-unes je ne suis pas. Taket Tekfelt ayant dit  
*edhman mess is der' tidhidhin. Oua nek*  
 réserve du maître de lui parmi les femmes. Ceci moi  
*Agmama innan tihouledin chet Hamalen.*  
 Agmama ayant dit les salutations aux filles d'Hamelen.

EN FRANÇAIS : C'est moi Reicha qui ai dit : Je te retiens pour moi seule  
 ne vas pas vers d'autres femmes que moi. Taket Tekfelt a dit :  
 Je réserve pour moi seule le maître du bouclier parmi les femmes.  
 C'est moi Agmama qui ai dit : Salut aux filles de Hamelen.

DEUXIÈME INSCRIPTION.

MOT A MOT : *Oua nek Takounit tennat edhman Bedda*  
 C'est moi Takounit ayant dit réserve de Bedda  
*mess is n ehebeg, oua foull ouir' ezzoumer;*  
 le maître de lui du bracelet, depuis que je suis née je jeûne ;  
*eimader' er'haler' ad sdhermeser' s rek*  
 maintenant j'ai besoin j'apprendrai à manger de toi.  
*dimarder' erchiner' igraou i el ham ennek.*  
 maintenant je suis malade a trouvé moi le chagrin de toi.

EN FRANÇAIS : C'est moi Takounit qui ai dit : Je me réserve Bedda, le  
 maître du bracelet ; depuis que je suis née, je jeûne ; maintenant  
 j'ai besoin que tu m'apprennes à manger ; maintenant je suis  
 malade du chagrin que tu me causes.

### TROISIÈME INSCRIPTION.

MOT A MOT : *Ou a nek Fatimata tennat h'aram. Souren*  
*Ceci moi Fatimata ayant dit défense. Souren*  
*tennat dhamen mess is n ar'er. Tasnout*  
*ayant dit caution le maître de lui du bouclier. Tasnout*  
*tennat tentemmaz.*  
*ayant dit elle défie.*

EN FRANÇAIS : C'est moi Fatimata qui ai dit : Le maître du bouclier est interdit aux femmes. Souren a dit : Je réponds du maître du bouclier. Tasnout a dit : Je défie (les femmes de lui plaire).

### QUATRIÈME INSCRIPTION.

MOT A MOT : *Da tella tagelta tessaned as aoua tella ar*  
*Ici était un pain tu sais à lui ce que il était tant que*  
*tella. Touat nettout.*  
*il a été. Touat nous avons oublié lui.*

Ce texte renferme une allusion qu'on n'a pu comprendre.

### CINQUIÈME INSCRIPTION.

MOT A MOT : *Ou a nek Fatimata. Ou a nek Rigida. Ou a*  
*Ceci moi Fatimata. Ceci moi Rigida. Ceci*  
*nek Lalla.*  
*moi Lalla.*

EN FRANÇAIS. C'est moi Fatimata. C'est moi Rigida. C'est moi Lalla.

SIXIÈME INSCRIPTION.

MOT A MOT :    *Ennir'    ak            iselan            taullemin            r'as*  
                  J'ai dit    à toi    des nouvelles    des chamelles    si ce n'est  
*el   khir.*  
                  le    bien.

EN FRANÇAIS : Je t'envoie des nouvelles des chamelles ; tout va bien.

---

BIBLIOGRAPHIE.

*Voici les ouvrages qu'on peut consulter sur le berbère :*

Dictionnaire Berbère de Venture de Paradis.

Dictionnaire Berbère de M. Brosselard, publié par le  
Ministère de la Guerre.

Grammaire Kabyle du colonel Hanoteau.

Grammaire Berbère du colonel Hanoteau.

Grammaire Sketch of the Temahug, par M. Stanhope  
Freeman.

Appendice à l'Histoire des Berbères d'Ibn Khaldoun, par  
M. de Slane.

Grammaire Berbère de Newman.

Les publications de M. le docteur Judas.

---































